

Mimi Story



À mon ours,

Mireille est en train de jouer avec sa grande sœur, Maïté, sur le toit de l'immeuble, l'une en patinette, l'autre en vélo, s'approchant à toute vitesse du rebord malgré l'absence de rambarde. La menace du vide ne les perturbe pas ; elles ont l'habitude de s'amuser ainsi, toutes les deux, sans surveillance ni soucis du danger. Soudain une voix les appelle. Elles s'arrêtent et se regardent, interdites : elles n'ont pas l'habitude d'être ainsi convoquées par la maîtresse de maison. Mireille se dirige vers le séjour, incertaine, avec Berly, son ours en peluche, à la main. Elle ne se doute pas encore de ce qui lui vaut l'attention soudaine de Yolande, sa mère, mais elle sait que l'instant est rare. Pourtant, l'image est un peu floue, comme éblouie par la luminosité de la pièce et le manque de contraste du moment. Elle cherche sa mère des yeux et la voit, accoudée à la baie vitrée, pensive. Puis elle regarde ce monsieur qui s'avance avec douceur vers elle. C'est un adulte, des jolis cheveux blanc, quelques rides déjà visibles, quelques autres cachées par une moustache, une barbe peut-être ; Mireille est trop jeune, à peine quatre ou cinq ans, elle ne fait pas encore attention à ce genre de détails. Intimidée, elle recule un peu et attend Maïté qui finit par arriver. L'homme s'accroupit et leur

adresse un sourire bienveillant, il a l'air gentil. Mireille se cache derrière sa sœur, qui ne bouge pas. Cela dure quelques instants. Le sourire de l'inconnu ne désemplit pas, mais se teinte d'une gêne légère. Au bout d'un moment, il tourne la tête vers la fenêtre, où est encore accoudée Yolande. Elle finit par se retourner, et vient donner une petite tape dans le dos des enfants.

« – Allons, les filles, ne soyez pas si sauvages, je vous présente votre père. Faites-lui donc un bisou. »

Maité s'avance la première avec prudence comme un petit oiseau ayant repéré une graine et s'assurant qu'il ne risque rien à la picorer, et va embrasser d'un geste vif la joue tendue du monsieur. Mireille fait ensuite de même, rassurée par le courage de sa sœur ; c'est tout ce dont ses souvenirs conservent aujourd'hui de cet instant, tout aussi crucial qu'anodin. Elle venait de rencontrer pour la première fois son père, ou plutôt un *père*, comme on rencontre l'hypoténuse d'un triangle, comme un concept abstrait, étranger, morne et creux, et qui avait semblé subitement, ce jour-là, se manifester en ce gentil étranger, sans pour autant que cela ne le remplisse du moindre sens concret. Ce mot a, dans la suite de sa vie et de ses souvenirs, pris du relief et de l'importance. Mais, à l'époque, Mireille comme Maité, ne s'en souciaient guère ; elles ne ressentaient pas le besoin de s'intéresser outre mesure à cet homme ni à cet événement, à ce qu'ils signifiaient, à ce qu'ils auraient pu signifier. Les deux jeunes filles, ravies d'avoir pu satisfaire les attentes de leur mère et sentant que cette dernière n'en attendait pas plus d'elles, s'élançèrent dehors profiter du soleil casablançais.

À cette époque, Casablanca est en pleine effervescence, assumant et se confortant dans son rôle de capitale économique du Maroc. Cette ville, qui cinquante ans auparavant n'était qu'une petite bourgade, à l'image d'un pays féodal et renfermé sur lui-même, s'était métamorphosée sous l'impulsion de puissantes volontés politiques couplées au dynamisme propre à cette époque d'industrialisation accélérée. Elle ne cessait de s'étendre et de s'élever dans une expansion frénétique qu'une première guerre mondiale n'avait pas empêché de démarrer et dont une deuxième n'avait pas non plus freiné la course. Les rues étaient pleines d'une agitation débordante dans laquelle Mireille et sa sœur naviguaient avec aisance, zigzaguant entre piétons, automobiles, charrettes, autobus et dromadaires. Elles aimaient flâner pieds nus, comme des bohémiennes, au gré du vent et de leurs envies, se fondant dans la masse, indifférente aux errances des deux enfants. Elles retrouvaient tantôt leurs camarades de jeux, tantôt exploraient de nouveaux quartiers de la ville en constante évolution, ou tantôt abordaient des passants, amusés par la légèreté et le naturel de deux filles. Certains appréciaient leur compagnie et les invitaient à goûter une des pâtisseries des luxueux salons de thé de la place de France ou quelques fritures dans une échoppe du port. Dès qu'elles voyaient parader les engins américains, elles se frayaient un chemin dans la foule qui les acclamait pour récupérer quelques caramels industriels que les libérateurs distribuaient généreusement. Parfois elles avaient le droit de monter dans la jeep et de sentir le vent soulever leurs jolis cheveux bruns. Elles écoutaient d'une oreille distraite les soldats américains prononcer les quelques mots de français qu'ils

connaissaient et elles descendaient quand cela leur chantait, par exemple en voyant passer leurs compagnons de jeu. Elles les suivaient et ils s'adonnaient gaiement à leurs bêtises, tous ensemble, fils et filles d'arabes, de colons, d'ouvriers, de bourgeois ou d'autres, partageant tous la liberté et l'insouciance d'une enfance passée à traîner dans les rues. Ils gambadaient entre les bâtiments modernes en construction et les champs adjacents, plongeaient dans les rivières claires, se poussaient dans celles boueuses et se laissaient ensuite sécher au soleil. Les deux sœurs étaient bien loin d'imaginer que Casablanca possédait à l'époque la plus grande piscine du monde ; mais quand bien même elles auraient eu le luxe d'y tremper l'orteil, elle leur aurait semblé bien fade et étroite face à l'immensité de leurs évasions.

Quand la fatigue, la faim ou la lassitude se faisaient sentir, Mireille et Maïté rentraient chez leur mère. Elles arrivaient, fourbues, et montaient à l'étage en passant devant Mme Abécassis, la vieille arabe du rez-de-chaussée, qui avait toujours pour elles quelques mots gentils, parfois agrémentés d'une petite friandise qu'elles ne refusaient jamais. Une fois passée la porte de l'appartement, elles perdaient subitement leur assurance, et regardaient dans le séjour, avec un sentiment complexe de crainte mêlée d'amour et d'espoir ; espoir souvent déçu par le vide de l'appartement. Mais parfois elle était là, vacant à ses occupations, se pomponnant pour sortir ou travaillant ses leçons de harpe, et elle leur jetait un regard froid que seule une teinte d'agacement séparait d'une indifférence complète. Elle s'approchait, recoiffait en soupirant leurs jolies mèches en pagaille puis inspectait l'état de leur tenue. Mireille et Maïté faisaient ce qu'elles voulaient de

leur journées, elles pouvaient se permettre toutes sortes de bêtises tant que ces dernières n'affectaient pas leur apparence. Elles rentraient le plus souvent poussiéreuses et décoiffées, ce qui leur valait des remontrances plus ou moins musclées. Mais parfois, après des après-midi de jeux particulièrement agitées, elles revenaient les habits pleins de boue et de trous. La punition était alors simple et implacable. Yolande prenait le martinet et frappait les deux enfants, incapables de comprendre l'importance des exigences de leur bourreau. Elles rentraient alors dans leur chambre commune en pleurant et retrouvaient leurs jouets, et surtout leur poupée respective. Maïté en avait une violette qu'elle avait d'ailleurs baptisé ainsi et Mireille une autre, dont l'impression visuelle ne s'est jamais gravée dans la mémoire, tant elle avait l'habitude de la bercer comme un enfant, comme un bébé dans les bras de sa mère, une vraie mère, pleine de tendresse et d'affection, une mère présente, attentive et attentionnée. Mireille donnait à cette poupée ce qu'elle n'avait pas, ce qu'elle ne connaissait pas mais ce dont elle avait curieusement l'intuition, une intuition forte, profonde, inopinée, mais qui n'était pas non plus sans fondement. Car Yolande n'était pas dépourvue de tendresse envers ses enfants. En réalité, elle les lavait souvent elle-même, dans la buanderie, dans un grand bac. De temps en temps, quand ses activités et son humeur le lui permettaient, elle les prenait dans ses bras, leur disait des mots doux et les appelait par les surnoms qu'elle leur avait donné : Maïté, de son vrai prénom d'origine basque Maïtena, était ma poupée, et Mireille : mon ours, parce qu'elle avait l'habitude de grogner quand elle était contrariée. Puis elle s'installait à la harpe et leur chantait des

chansons qu'elle avait parfois écrites elle-même. Elle en avait composé une pour Maïté et elle leur chantait souvent, si souvent que Mireille, plus de 70 ans plus tard, peut encore entendre sa mère fredonner de sa voix aiguë :

*« Ma poupée chérie
Ne veut pas dormir.
Petit ange mien,
Tu me fais souffrir.
Ferme tes doux yeux,
Tes yeux de saphir.
Dors poupée dors dors,
Ou je vais mourir.
Quand parrain viendra
Sur son âne gris,
Il t'apportera
De son grand Paris
Un petit mari
Qui dira papa
Et qui dormira.
Ma poupée chérie
Vient de s'endormir.
Bercez-la moi bien,
car je l'aime à la folie. »*

Ce que Yolande aimait surtout chez ses filles, plus qu'elles ne s'endorment rapidement sans faire d'histoire, c'était qu'elles

soient présentables. Cette préoccupation leur valait de violentes punitions mais également quelques précieux moments de soin et d'attention. Par exemple, quand Mireille ou Maïté rentraient avec des poux, Yolande s'occupait elle-même de leur passer un peigne fin dans les cheveux, méticuleusement, pour ainsi éviter d'avoir à leur raser la tête comme l'aurait voulu la commodité. Parfois même elles sortaient ensemble toutes les trois presque comme en famille et elles faisaient les magasins, achetaient quelques jolis vêtements et foulards, ce qui emplissait Yolande de fierté voyant ses filles les porter gracieusement. Mireille se souvient en particulier de sa robe d'organdi rose. Elle se sentait belle dedans, bien plus que sa sœur pourtant coquette, qui portait le bleu de la sienne avec moins de prestance et de grâce. Et elle se sentait encore plus belle quand on la complimentait sur ses beaux yeux d'agate, dont on lui rappelait souvent la joliesse de l'éclat. Ce n'était pas de la coquetterie, mais plutôt un goût instinctif pour le soin et l'élégance.

Un des plus vieux souvenirs de Mireille date de l'orphelinat. Elle se revoit encore, chaque soir, en train d'entortiller ses rubans écossais avec leurs rayures rouges, vertes et noires sur leur fond de jaune ; elle se revoit les enrouler délicatement autour d'un barreau après les avoir lavés pour qu'ils puissent sécher sans se froisser et pour qu'elle puisse les porter dans ses cheveux le lendemain avec autant de grâce que la veille. Mais que faisaient-elles dans un orphelinat, elle et sa sœur, qui avaient comme tout le monde un papa et une maman ? Mireille ne l'a jamais su. Elle garde quelques images fortes et précises du lieu : le grand jardin, le dortoir, la chapelle dans laquelle elle s'est

faite baptiser, et qui existe toujours aujourd'hui. Elle y a été, c'est indéniable, mais quand, comment, pourquoi ? Maïté, pourtant d'un an plus vieille, s'en souvient encore moins. Toujours est-il qu'elles se retrouvèrent avec leur mère, ou plutôt chez elle. Pourquoi les avait-elle récupérées ? Par instinct maternel, parce qu'elle pouvait enfin le faire ? Ou par orgueil, par obligation, par coïncidence ? Là encore, la mémoire de Mireille ne répond pas à ces questions. Ce n'est jamais facile d'élever ses enfants seule, surtout pour une femme de l'époque, et surtout quand on n'est pas prête à abandonner une partie de son quotidien. Yolande a choisi de se consacrer à sa vie plus qu'à celle de ses filles. Peut-être a-t-elle cru un jour pouvoir concilier les deux ou même pouvoir ne pas les différencier ? Elle a essayé, au moins pour un temps. Yolande ne manquait pas de ressources : infirmière diplômée, musicienne, charmante et française en cette époque colonialiste, elle avait de quoi assumer son indépendance. Elle disposait également d'un héritage conséquent de son passé, comme l'appartement et ses meubles, qu'elle pouvait vendre en cas de besoin, ce qu'elle a d'ailleurs fini par faire. Mais, si subvenir à ses besoins est une chose, s'approcher de ses aspirations et se faire une place dans le monde en est une autre, et ce n'est pas chose aisée, encore moins pour une femme sans appui. Avoir des charmes et savoir en user pouvaient s'avérer très utile. Yolande en avait et les utilisait, c'est chose sûre. Comment, pourquoi et avec qui ? C'est moins clair ; Mireille et Maïté n'en sauraient jamais rien et étaient bien trop jeunes pour se poser ce genre de questions. Yolande parlait parfois d'amener Maïté quelque part quand elle aurait l'âge, de la présenter à ses amies mais en

attendant elle était extrêmement rigoureuse sur ce point. Les deux sœurs la voyaient sortir, rentrer, aller et venir dans un monde inconnu, totalement hermétique, où elles n'envisageaient même pas pouvoir être admises. Elles, elles n'avaient que la rue. La rue et la liberté.

Comme en ont fait longuement l'expérience Mireille et Maïté, la rue peut être généreuse pour qui sait en apprécier le chaos, surtout en cette période d'optimisme d'après-guerre. Chaque jour, chaque escapade avait son lot d'aventures et de surprises et il n'était pas rare qu'elles rentrent le soir le ventre plein. Mais il l'était encore moins que leur assiette soit vide. Yolande les approvisionnait en nourriture comme en affection, c'est-à-dire avec parcimonie. Ces denrées devaient avoir été méritées ; et quand elles étaient là, elles se devaient d'être appréciées. Yolande ne supportait pas que les deux filles ne finissent pas leur assiette. Et comme pour la propreté, elle essayait de leur expliquer avec le martinet. Mais ce soir-là, une lueur particulière brillait dans les yeux de la jeune Mireille qui regarda sa mère aller chercher son outil de punition et revenir, le visage rouge de colère, avec ce qu'il en restait à la main. Mireille avait profité de la journée et de l'absence de sa mère pour couper les lanières de l'arme, la rendant ainsi inoffensive. C'était à moitié une vengeance, à moitié une défense par l'idée naïve que la destruction de l'outil allait stopper l'artisan. Yolande en fut confuse quelques instants, trop énervée pour réfléchir, et retourna dans la salle de bain en hurlant. Mireille échangea un sourire fier avec Maïté mais leur mère ne tarda pas à revenir une serviette humide à la main et reprit sa punition là où elle l'avait laissée.

Elle enroula la serviette et la fit claquer sur les jambes de ses filles, qui pleuraient et hurlaient sous la violence de ces assauts. Elles imploraient sa clémence mais Yolande n'écoutait pas, un tel acte de rébellion était impardonnable. Elles seraient condamnées au pain sec et l'eau pendant au moins une bonne semaine. Mireille et Maïté se réfugièrent dans leur chambre en pleurant dans les bras l'une de l'autre, se demandant ce qu'elles avaient fait pour mériter un tel sort, se promettant avec gravité de ne jamais au grand jamais trahir ce lien complice qui grandissait entre elles au fil des jours et des épreuves et qui était pour ainsi dire leur seule référence d'amour familiale. Mireille serrait sa sœur tandis que ses larmes tarissaient, elle la serrait fort comme pour ne pas la laisser s'envoler. Quoi qu'il advienne, tant qu'elles seraient ensemble, rien ne pourrait leur arriver. Cette pensée la rassura et elle commença à se calmer, bercée par le silence de la nuit. Puis elle entendit la porte d'entrée claquer et, non sans un petit pincement de cœur, le bruit des talons de sa mère s'éloigner dans l'obscurité. Ce son familier suscitait chez Mireille comme chez Maïté tout autant de douleur que de soulagement malgré le désespoir et le ressentiment qu'elles commençaient à ressentir. Les deux sœurs aimaient profondément leur mère comme un insulaire aime la sienne, de mer, comme une divinité puissante, redoutable et impétueuse qu'il lui faut craindre et vénérer, étant à la fois source de tous ses maux comme de tous ses biens, étant à la fois ce qui le sépare et le rattache au reste du monde. Comme l'océan, Yolande existait depuis toujours et pour toujours et n'avait pas de compte à rendre à ses suivantes ; elle suivait une volonté impénétrable et absolue qu'il n'y avait pas lieu de songer

remettre en question. Elle était libre, après tout, elle avait choisi sa vie, c'était son droit. C'était aux autres de s'adapter, d'apprendre à naviguer dans les flots instables de ses humeurs, d'apprendre à apprécier ce qu'elle leur donnait et à s'abriter les soirs de tempêtes. Yolande était leur seul repère, leur point d'ancrage dans la réalité. Et même si sa cruauté ou son indifférence les blessait, elles souffraient encore plus d'en être séparées. Par moment, Yolande les envoyait à la campagne, chez des gens qui devaient être quelque chose comme des amis de son frère avec qui ce dernier avait d'ailleurs fini par se fâcher. Les deux sœurs aimaient l'air frais de la campagne et regrettaient à peine l'absence de leurs camarades de rue. Elles n'avaient pas de problème à s'adapter à ce nouvel environnement de jeu et à s'amuser dans la nature, en grimpant aux arbres ou en se roulant dans la terre. Mais que ce soit par un hasard malheureux, par des consignes de Yolande ou par une conception commune de l'éducation, les deux sœurs recevaient un traitement similaire en rentrant le soir dans leur foyer temporaire. Seulement, si elles étaient habituées à encaisser les châtimens corporels, il ne leur était plus possible de se faire offrir des sucreries par les promeneurs. La nature, aussi généreuse qu'elle soit, était impénétrable aux deux jeunes citadines, qui ne savaient que glaner dans les avenues casablancaises. Il leur arrivait ainsi d'avoir faim, très faim. Si faim qu'elles prirent l'habitude de manger leur dentifrice auquel elles avaient bizarrement plus facilement accès qu'à leur nourriture. Elles mettaient dans leur main un bout de pâte violette qu'elles fixaient quelques secondes avant de l'avaler. Elles s'aventuraient quelquefois à croquer des fleurs, des capucines principalement,

mais elle n'avait pas toujours le droit de s'enfoncer dans la prairie autour de la maison d'accueil. Ces compléments alimentaires pouvaient suffire à embellir un régime de pain sec mais il leur en fallait parfois plus. Il arrivait que Yolande cesse de payer leur hébergeurs ou bien que ces derniers s'estiment lésés dans leur hospitalité et alors ils leur faisaient subir une diète si sévère que les deux sœurs finissaient par manger le crottin de cheval qui traînait autour de l'étable, et voyaient arriver avec un soulagement infini le retour de leur mère et de leur quotidien casablancais.

Comme tous les enfants, Mireille et Maïté ne pensaient pas un jour changer d'ordinaire, elles n'envisageaient pas que cette vie, qui était tout ce qu'elles connaissaient, puisse ne pas durer éternellement. Il y avait pourtant quelque chose de précaire dans cette situation, un mélange de mystère, de non-dit, de misère cachée, quelque chose que la fatalité imposait à tout le monde d'endurer. Mais, un jour, le destin se remit en marche et, comme le déclic d'une horloge, sonna la fin de cette ère maternelle faite de liberté, d'errance et d'absence. Quel mécanisme déclencha réellement le bouleversement qui attendait les deux sœurs ? Là encore, rien n'est moins clair. Toujours est-il que Yolande en avait assez de cette période et qu'elle ne s'opposa pas à y mettre un terme. Elle rassembla les affaires de ses filles et les mit dans leurs valises. Elle prit ces dernières par la main et monta avec elles dans le bus en direction de l'aéroport sans que les deux sœurs ne se doutent un instant qu'elles venaient de poser pour la dernière fois le pied sur les rues casablancaises, ces rues libres et poussiéreuses

qu'elles avaient tant parcourues et qu'elles ne reverraient plus jamais.

L'avion que prennent Yolande et ses filles va en France, en plein centre de l'hexagone, dans le Berry, plus précisément à l'aéroport de Bourges. Mireille et Maïté ont entendu parler de ce pays dont elles sont apparemment issues, mais il ne leur dit rien de bon. Une fois sortie de l'aéroport, la petite famille se fraye un chemin jusqu'à la gare, pour prendre un train pour Issoudun, ville de taille moyenne à mi-chemin entre Bourges et Châteauroux. Le voyage paraît interminable aux deux sœurs, qui se doutent qu'elles ne partent pas en vacances, d'autant plus que ce mot ne signifie rien pour elles. Plusieurs fois elles se risquent à demander où elles vont et surtout quand elles rentreront mais elles n'obtiennent aucune réponse, si ce n'est des réprimandes et des incitations au silence plus ou moins musclées de leur mère.

Leur véritable destination est un hôtel. Yolande y entre en pressant ses filles. Elle n'est pas venue ici par hasard : elle sait où elle va et est visiblement en retard. Elle demande quelques indications à un groom qui passe et qui l'oriente vers l'escalier. Elle s'y engouffre, les filles à la main, puis s'engage dans un couloir. Finalement, elle s'arrête devant une chambre et prend le

temps de soupirer. Elle ouvre la porte et pousse Mireille et Maïté à l'intérieur.

C'est une chambre d'hôtel bas de gamme banale : un mobilier sans attrait, un lit quelconque, une moquette fade et quelques babioles censées égayer le tout et auxquelles Mireille et Maïté ne prêtent pas attention. Un homme est déjà là, assis sur le sofa, en train de replier son journal. Il les attendait. Les deux sœurs, intimidées, se retournent pour jeter un regard interrogatif à leur mère. Cette dernière s'accroupit pour leur parler – ce qu'elle ne fait jamais – et leur dit :

« Mes chéries, voici votre père, il va s'occuper de vous dorénavant. Je n'ai plus assez d'argent pour que vous puissiez rester avec moi. »

Mireille et Maïté écarquillent les yeux, d'abord incrédules, puis pleins de doute et d'angoisses. Jamais elles n'auraient imaginé cela, elles se sentent soudain à l'étroit dans cette pièce apathique. Elles n'osent pas regarder l'étranger dans les yeux de peur que son regard ne verrouille définitivement le piège dans lequel elles se sentent prises et dont elles ne mesurent encore qu'instinctivement les conséquences. Elles ont envie de pleurer, de se cacher derrière la jupe de leur mère mais quelque chose dans l'atmosphère de la pièce, dans la stature de cet homme leur impose le silence. Elles se sentent investies d'une retenue – chose inédite pour elles, d'une curieuse réserve, qui étouffe leurs états d'âme et les enjoint à se contenter d'observer Yolande et l'inconnu échanger quelques mots courtois. Ce nouveau *père* qu'elles découvrent, quoique plus froid, ne leur revient pas plus que le

précédent mais, cette fois, la porte de la rue s'était fermée derrière elles, complètement verrouillée.

L'entrevue dura une heure tout au plus, une heure interminable mais fade, froide, sans émotion, sans l'effusion qu'aurait pu avoir un père en revoyant ses filles après tant d'années, sans les pleurs qu'auraient pu avoir des filles en quittant leur mère pour de bon. Dans cet endroit médiocre qui ne mérite pas un souvenir, leur destin était en train de basculer. Mireille et Maité le sentaient sans pouvoir le comprendre et en étaient abasourdiées. Finalement, Yolande s'accroupit et donna à ses filles une photo chacune, un portrait d'elle, afin qu'elles n'oublient pas leur maman. L'homme se racla la gorge, leur ordonna de le suivre et ils sortirent. Il s'appelait André Donnadiou et était actuellement médecin-chef de l'hôpital psychiatrique de Chezal-Benoît, un petit village non loin d'Issoudun. Mireille et Maité apprendraient plus tard qu'il était leur père adoptif ainsi que l'ex-mari de leur mère. Il avait rencontré Yolande à l'hôpital dans les années 30. Il souffrait d'une tuberculose du genou et elle y travaillait comme infirmière. La maladie s'était fortement développée jusqu'aux hanches et aux parties génitales, que la gangrène avait rendues hors d'usage. Yolande s'occupa d'André et, à force de soins et d'attention, il guérit. Il naquit entre eux un amour suffisant pour qu'ils décident de se marier en 1932, vivent ensemble en Dordogne puis à Casablanca, et pour qu'ils souhaitent avoir des enfants ensemble, ce qui n'était techniquement plus possible. Il n'existait pas à l'époque de fécondation in vitro, la seule solution étant l'adoption ou la fécondation par une tierce personne. Ils optèrent pour la deuxième option, et tombèrent d'accord sur un géniteur, un père

biologique : le professeur de harpe de Yolande, un peu plus âgé que le couple, mais encore suffisamment potent pour permettre à Maïté et Mireille de voir le jour en 1939 et 1940. André aimait profondément Yolande, il ne dit de sa vie jamais de mal d'elle à ses filles – ni jamais de bien par ailleurs. Il la couvrit de cadeaux mais comme il le reconnaissait lui-même, ils étaient diamétralement opposés. Le couple se sépara et divorça peu après les naissances, en 1942, et André rentra en France avant même que les filles n'aient pu imprimer consciemment le moindre souvenir de leur père adoptif. Elles se souviennent par contre vaguement des nourrices qu'il leur payait avant de partir, grâce aux albums photos, et également de leur père biologique, que leur mère avait tenu à leur présenter. Il était à l'époque extrêmement rare que l'homme puisse avoir la garde des enfants en cas de séparation, surtout n'étant pas leur vrai père et ainsi cette faveur incombait à Yolande. Mireille et Maïté ne surent jamais rien des véritables circonstances de leur naissance, de la vraie nature du contrat liant leurs parents, des raisons de leur séparation. La tradition du silence, de ne rien dire ni ne rien montrer, était encore très vivace dans les familles. Elles ne purent ni ne pensèrent jamais en parler avec les intéressés, qui emportèrent leurs secrets dans la tombe sans même ne serait-ce que leur confirmer cette vague version, qu'elles eurent seulement plus de vingt ans plus tard, un jour, par la femme du frère de Yolande. Ainsi, sans pouvoir nullement en comprendre la raison, elles durent du jour au lendemain dire adieu à leur mère, à leur vie, à tout ce qu'elles connaissaient. Sans savoir pourquoi, elles se retrouvaient subitement entre les mains d'un homme dont elles n'avaient aucun

souvenir, avec lequel elles n'avaient aucun lien si ce n'est le fruit d'interactions compliquées d'adultes et qui lui conférait le titre de père adoptif. La seule chose qu'elles purent comprendre, la seule chose qui leur importait dorénavant, c'est qu'à partir de ce jour elles allaient vivre avec lui.

André ramena les filles à l'hôpital de Chezal-Benoît où il habitait, dans un logement de fonction réservé au personnel de l'institution. Il se rendit immédiatement compte que, comme il s'en doutait, les deux filles n'avaient reçu aucune éducation. Dès la semaine suivante, elles commençaient un rattrapage intensif dans une pension religieuse pour fille d'Issoudun où les bonnes sœurs étaient censées récupérer les deux sauvageonnes. Il faut dire qu'à leurs âges, huit et neuf ans, Mireille et Maïté ne savaient ni lire, ni écrire, ni compter, ni lire l'heure, ni manger proprement, ni rien des exigeantes conventions de leur nouveau milieu. Elles ne savaient que ce qui leur avait été utile jusque-là : faire des bêtises, parler aux étrangers, se sentir libres. Mais toutes ces choses leur étaient maintenant interdites, cette époque était révolue. Elles le comprirent rapidement et firent leur possible pour s'acclimater à ce nouvel environnement.

De retour à la maison le week-end, elles firent connaissance avec les autres enfants du personnel de l'hôpital, qui apprécièrent à sa juste valeur l'expérience des deux sœurs pour l'aventure et les bêtises. Elle intégrèrent le groupe et allaient jouer dans les champs autour du complexe hospitalier. Avec une surprenante rapidité, Mireille et Maïté s'habituaient à leur nouvelle situation et commencèrent à apprécier cette vie de pensionnaire, française, catholique et bourgeoise. Studieuses à la

pension en semaine et retrouvant les copains le week-end, elles se sentaient de plus en plus à l'aise dans cet environnement. Elles amenaient le groupe en balade, inventaient et partageaient de nouvelles bêtises, plus amusantes les unes que les autres. Dès qu'elles voyaient une charrette, elles l'utilisaient comme balançoire pour se jeter dans le foin, ce qui les amusait follement. Elles se roulaient dans l'herbe, grimpaient aux arbres. À chaque fois qu'il y avait de la tête de veau à manger, elles remuaient leur assiette en cachette pour faire trembler le plat gélatineux ce qui les faisait rire et leur donnait du courage pour s'y attaquer. Une fois, elle mangèrent des pommes du verger de l'hôpital jusqu'à s'en rendre malade, ce qui leur valut remontrances et punitions. Cela ne les empêcha pas de continuer à laisser libre cours à leur imagination et à leurs espiègleries au fil des semaines. Elles allaient dire bonjour aux vaches, leur faisaient des grimaces, jusqu'à ce que quelqu'un s'écrie : « Attention, les vaches nous courent après ! ». Alors tout le groupe s'élançait à toutes jambes en rigolant vers la barrière de l'enclos. Mireille, la plus jeune du groupe et un peu moins sportive, avait du mal à suivre le rythme et, pressée de rejoindre les autres, ne prit pas les précautions suffisantes en sautant la barrière si bien que son genou resta coincé dans les barbelés. La pauvre enfant se mit à pleurer et Maïté la rassura en lui disant qu'elle lui recollerait le bout de peau arraché. Mais l'opération ne réussit pas et le groupe dut aller chercher les adultes ; Mireille finit à l'hôpital – qui n'était heureusement pas loin, avec des points de suture. Le temps qu'elle se rétablisse, André jugea plus opportun de la scolariser à l'école communale du village, sûrement avec l'espoir que ses filles

seraient plus facile à civiliser séparément ou du moins qu'elles n'entretiennent plus mutuellement leur penchant pour les bêtises. Ainsi, pour la première fois de leur vie, les deux sœurs furent séparées, Maïté restant la semaine dans la pension d'Issoudun ; elles ne se voyaient plus que le week-end. Mireille aurait pu très mal vivre cet isolement mais elle avait déjà adopté sa nouvelle maison à laquelle elle pouvait se rattacher à défaut de sa sœur : elle découvrait la douceur réconfortante d'un foyer stable. Et surtout, à l'école communale, elle rencontra Solange, qui devint rapidement sa meilleure amie.

Les deux filles suivirent ainsi des cours intensifs pendant un an en rattrapant comme elles purent l'équivalent du CP, CE1 et CE2, chacune de leur côté, Maïté dans la pension d'Issoudun et Mireille à l'école communale. L'école était tenue par trois sœurs, chacune s'occupant d'une tranche d'âge. Celle qui s'occupait de Mireille était très sévère et exigeante, prenant à cœur son rôle d'éducatrice, fière d'avoir ainsi la confiance du médecin-chef de l'hôpital. Elle gardait Mireille après les cours pour lui faire réviser ses leçons, inlassablement, jusqu'à ce que l'enfant comprenne ce qu'elle voulait, insistant parfois jusqu'à la faire pleurer. Mais Mireille, au fond, sentait l'effort dépensé à son égard, appréciait l'attention dont elle était la cible – chose presque nouvelle pour elle, et se mit à aimer et respecter l'institutrice malgré ses élans de sévérité. Si elle avait du mal avec les mathématiques et surtout avec la lecture de l'heure, elle était très forte en présentation et était très fière de la tenue impeccable de ses cahiers, qui étaient à chaque fois montrés en exemple à la classe. Elle s'en vantait à la récréation à Solange, qui s'en réjouissait pour elle. Puis le week-

end elle retrouvait sa sœur et les copains, avec qui elles reprenaient les bêtises. Les enfants du groupe se lançaient dans des jeux de plus en plus construits et ambitieux. Un jour, ils organisèrent même le mariage de Mireille et défilèrent dans la rue principale, chacun paradant avec son amoureux ou amoureuse et Mireille au centre avec son mari, créant la pagaille dans le village et surtout dans les esprits des villageois, qui ne manquèrent de jaser face à tant d'audace. C'en était trop pour André, qui n'avait pas envie de souffrir des qu'en-dira-t-on. Mireille et Maïté étaient les filles du médecin-chef et devaient se comporter comme tel. Dorénavant, elles n'auraient plus le droit de se mélanger avec les autres enfants et de se prêter à leurs gamineries. Il engagea la femme d'un de ses infirmiers pour les surveiller le week-end et être sûr qu'elles jouent seules dans l'espace restreint du parc privé de l'hôpital. La vie devint soudain moins amusante pour les filles qui, en plus de s'ennuyer le week-end, n'avaient plus aucun moment ni espace de liberté.

Cette situation s'imposa pendant le reste de l'année scolaire. Leur surveillante, Denise Bouchaud, était réputée pour ses talents de cordon bleu et devint rapidement la gouvernante de la maison. À part lors de quelques rares occasions, pour leur anniversaire par exemple, Mireille et Maïté n'avaient pas le droit de voir leurs amies hors de l'environnement scolaire. Elles étaient séparées la semaine, ensemble mais enfermées le week-end. Cette situation les aida certainement à accomplir leur formidable rattrapage scolaire, mais leur pesait. Après coup, elles sont heureuses d'avoir pu bénéficier d'une éducation qui leur aurait tôt ou tard fait cruellement défaut si elles étaient restées avec leur

mère ; mais sur le moment, malgré toute l'attention qu'elles recevaient, elles se rappelaient avec nostalgie leur vie marocaine et rêvaient de pouvoir la retrouver, avec leur maman. Pendant ce temps, André avait demandé une mutation à l'hôpital psychiatrique de Bordeaux qu'il obtint à la fin de l'année scolaire. Sa famille était originaire de cette région et y était bien installée dans la haute-bourgeoisie. En particulier, ses deux sœurs, qui étaient religieuses, travaillaient au prestigieux et onéreux institut catholique Saint-Seurin, où André comptait scolariser ses filles.

Le psychiatre réputé déménagea donc à Bordeaux dans une nouvelle villa de fonction, accompagné de Mireille, Maïté, et de la gouvernante, dont André étrangement ne semblait pas prêt à se passer des services, ainsi que de sa fille – qui venait de naître – et son mari, à qui André avait même dégoté une mutation dans le même hôpital. Pendant un an, Mireille et Maïté avaient fait des efforts considérables d'adaptation et, à nouveau, elles durent quitter et renoncer à tout ce qu'elles aimaient. La campagne, la maison, leurs professeurs, leurs amies, en particulier Solange pour Mireille. Jamais elle n'oubliera cette amie et gardera pour toujours une place dans son cœur, sans pourtant avoir l'espoir de ne la revoir jamais. Mais si l'on peut parfois dire toujours, il ne faut jamais dire jamais car le destin, dans ses chemins sinueux, nous réserve parfois de belles surprises...

Nous sommes en 1949. Mireille a neuf ans et Maïté un de plus. Leur quotidien prenait une tournure plus stable, plus normale pour des enfants françaises. Mireille et Maïté vivaient dans une maison avec leur père et la famille Bouchaud, allaient à l'école et partaient en vacances à la mer. Elles rencontrèrent même un peu de leur famille paternelle : les tantes religieuses Yvonne et Madeleine, l'oncle Henri, marié à la tante Lucienne, et pleins de cousins qu'elles voyaient parfois en vacances. Elles avaient aussi au Maroc de la famille du côté maternel : l'oncle Jean, avec sa femme Thérèse et sa fille Chantal, ainsi que leur grand-mère. Mais ces derniers ne semblaient pas en très bon termes avec Yolande et n'aidèrent aucunement les deux sœurs à comprendre le sens du mot « famille ». La grand-mère refusa obstinément de voir et de reconnaître les filles de sa fille, tout en rendant visite régulièrement à son autre petite-fille Chantal, et l'oncle Jean ne leva jamais le petit doigt pour elles. Mais cette époque était révolue. Plus d'abandon, de coup de théâtre, ni de déménagement : elles allaient rester là jusqu'à leur baccalauréat. Pourtant si Mireille et Maïté avaient l'occasion de revivre une partie de leur vie, celle-ci serait la dernière de la liste. Leur court

passage dans le Berry avait été plutôt heureux mais n'était finalement qu'une sorte de transition entre le monde de leur mère et celui de leur père, dont elles n'avaient pas encore idée du véritable visage. André était un médecin respecté, un homme de science et de responsabilités, un homme pieux, mais que l'Église avait automatiquement exclu des sacrements à cause de son divorce. Aidé par un cousin avocat et l'influence de sa famille, il réussit à prouver qu'il n'avait aucun tort dans son mariage et, promettant une éducation religieuse exemplaire pour ses filles, il avait été réintégré à la paroisse et était de nouveau accepté aux offices religieux. Sa réhabilitation fut un soulagement pour lui, il souffrait de ne plus pouvoir aller à la messe. En outre, André prenait soin de son image et d'appliquer les principes moraux et l'éducation qu'il avait reçus dans sa propre enfance. Il n'avait par ailleurs lui non plus peu connu ses parents, qui étaient morts de maladie : il avait été élevé par ses grand-parents.

Vu de l'extérieur, les filles étaient entre de bonnes mains. Elles avaient accès à l'essentiel, un toit, du pain, une éducation religieuse et bourgeoise, et étaient protégées du superflu, si l'on range la tendresse, l'écoute, la liberté et la bienveillance dans la deuxième catégorie. Suivant les paradigmes d'éducation de l'époque, les enfants avaient toujours torts ; ils devaient apprendre à se taire et à ne rien montrer de ce qu'ils ressentent. Toute émotion, tout partage intime, tout élan de tendresse, tout débat ou discussion étaient interdits. Aujourd'hui encore, quand Mireille voit des jeunes filles sourire sur les genoux de leur père et discuter avec lui, elle ne peut s'empêcher de se dire avec un pincement au cœur qu'elle n'a jamais connu de telles choses. Mais cela était

répandu et même bien vu à l'époque. Mireille avait des amies qui ignoraient jusqu'à la profession de leur père, qui devaient les vouvoyer, voire même se vouvoyer au sein de leur fratrie. Mais si le quoi est important, le comment l'est tout autant, et André était particulièrement froid, rigide et intransigeant. Il arriva longtemps après à Mireille de revoir Martine, une amie de cette période. La première chose qu'elle lui dit, son souvenir le plus fort et vivace s'exprima ainsi : « Qu'est ce qu'il était sévère, ton père ! ». Et encore, elle ne l'avait vu qu'à quelques rares occasions et pas d'aussi près que Mireille.

La sévérité et la rigidité d'André affectèrent évidemment les deux sœurs mais, plus que de les rendre malheureuses directement, cela les rendit vulnérables, et impuissantes face à un plus grand malheur. Mireille et Maïté développèrent beaucoup d'affection pour lui, pour celui qui leur avait donné de l'éducation, qui les avait dérobé à la rue mais permis de ne pas y passer toute leur vie. Mireille nomma même par la suite son premier enfant André, en son hommage. Malgré tous ses défauts, cet homme sut donner aux filles une figure de stabilité, un pilier sur lequel elles purent se reposer et elles lui en sont reconnaissantes. Néanmoins, si elles ont quelque chose à lui reprocher aujourd'hui, c'est d'avoir fermé les yeux, consciemment ou inconsciemment, sur la réalité du quotidien que leur faisait vivre leur gouvernante, à qui elles devaient respect et obéissance, qu'elles se devaient de vouvoyer et d'appeler « Madame Bouchaud ». Forcées d'obtempérer devant les adultes, elles se mirent rapidement entre elles à utiliser un surnom qui leur semblait plus approprié : la mère Bouchaud. En effet, cette dernière, qui habitait maintenant

avec sa famille dans le même logement de fonction, leur dévoila vite son vrai visage, égoïste et méchant, et se mit peu à peu à jouer pour elles le rôle de l'horrible belle-mère. Elle ne ratait pas une occasion de leur être désagréable, agissant parfois avec cruauté. Et impossible pour les filles de se plaindre ni de se défendre, à cause de leur statut d'enfants, de son rôle de gouvernante, de sa réputation d'excellente cuisinière et de son sourire aimable et hypocrite à la moindre visite, et surtout à cause de l'emprise qu'elle avait acquise sur le médecin-directeur. Elle savait s'y prendre avec André et obtenait de lui tout ce qu'elle voulait. Mireille se souvient encore la voir sortir régulièrement du bureau de son père, l'œil mauvais et victorieux, avec l'autorisation ou l'augmentation qu'elle souhaitait. La mère Bouchaud était une femme forte et ambitieuse et avait su se consolider une position confortable au sein de la famille Donnadiou. Elle était, elle, son mari et sa fille Odile – de neuf ans plus jeune que Mireille, nourrie, logée, blanchie et payée pour un rôle de gouvernante qui consistait essentiellement à faire la cuisine et à discuter avec ses amies. Elle ne s'occupait pas des filles qui la fuyaient et avait à son service les patientes d'André, dont une partie de la thérapie consistait à se faire employer comme domestique bon marché. Elle avait même négocié deux mois de vacances par an, l'un passé à accompagner la famille Donnadiou, tous frais payés, avec en plus l'embauche d'une nounou pour s'occuper d'Odile et lui permettre de profiter de son service estival, et l'autre où elle partait avec sa famille, laissant à Mireille et Maïté un petit répit annuel. C'était une position exceptionnelle – pour ne pas dire abusive – mais cela ne suffisait pas à la mère Bouchaud, qui en

voulait toujours plus, et qui déchargeait sa frustration et sa méchanceté sur les deux sœurs. Poussée par une sorte de jalousie mêlée de cupidité, elle se faisait comme un devoir de leur faire payer leur existence bourgeoise dont elles ne vivaient par ailleurs que les mauvais côtés. Elle ne ratait jamais une occasion de les humilier et cherchait activement des moyens de leur nuire, en les privant des petites réjouissances du quotidien, leur interdisant tel ou tel jeu, leur trouvant des surnoms désagréables, médissant d'elles à qui voulait bien l'entendre, André en priorité. Par exemple, elle aimait se moquer des tâches de rousseur de Mireille en répétant qu'elle avait regardé le soleil à travers une passoire et continua ce persiflage tant que cela embêtait l'enfant. Un jour, Mireille apprit qu'une des vaches de l'hôpital voisin s'appelait Gracieuse, comme son deuxième prénom, et se plaignit à son père de lui avoir donné le même nom qu'une vache. La mère Bouchaud ne manqua de tirer parti de ce petit caprice puéril et se mit à appeler Mireille « Gracieuse » et à la traiter de vache. Bien plus tard, à la majorité des deux sœurs, elle essaya de faire courir le bruit que Maïté faisait le trottoir et que Mireille n'était pas vierge à son mariage. En un mot, elle exerçait sur elles ce qu'on appellerait aujourd'hui du harcèlement, qui se traduisait par l'entretien d'un climat d'insécurité et d'inconfort permanent mais était aussi ponctué d'actions véritablement cruelles et violentes. À l'époque, Mireille avait pour doudou fétiche un vieil ours en peluche qu'elle appelait Berly. Elle avait réussi à le ramener de son enfance marocaine ; c'était un des rares objets qui la rattachait inconsciemment à cette période heureuse et d'autant plus fortement à sa mère – si l'on se rappelle que cette dernière la

surnommait mon ours. Il était laid, tout râpé et n'avait plus de poil ; il ne lui restait que deux jolis petits yeux noirs et une vague teinte beige ne permettant même plus d'identifier sa couleur d'origine. Mais Mireille l'adorait et ne pouvait pas s'en passer. Elle se disait pour elle-même : « J'ai mon Berly, je suis sauvée ! » et l'aurait encore aujourd'hui, à ses côtés, à 81 ans, dans son lit d'EHPAD, si elle avait pu. Mais un jour, sans crier gare, la mère Bouchaud arracha l'ours en peluche de ses mains et le jeta dans le feu de la cuisinière. Mireille le vit partir en fumée sous ses yeux et garde encore cette vision d'horreur gravée dans sa mémoire. Elle sentit une douleur épouvantable dans la poitrine, une émotion indescriptible. Elle se mit à hurler, à pleurer tandis que la mère Bouchaud lui ordonnait de se taire en s'écriant : « Berly ça suffit, il est dans le feu ! ». Elle continuait à pleurer de douleur, mais il n'y avait personne pour l'écouter. Il était évidemment hors de question de parler de ce traumatisme à André, qui aurait donné raison à la gouvernante – au moins Mireille en était persuadée – et pleurer trop longtemps n'aurait pour conséquence que de lui donner une raison de la punir. Alors Mireille sécha ses larmes et se tut, sans aucune consolation. C'était l'acte le plus violent et le plus méchant auquel elle avait été confrontée jusque là et, à part Maïté, il n'y avait personne à qui se confier, personne pour partager sa souffrance, personne pour lui dire que ce n'était pas normal. Ce fut heureusement l'acte le plus cruel que commit la mère Bouchaud – mis à part peut-être un autre qui survint bien plus tard – mais essentiellement parce qu'elle ne pouvait pas en commettre de pire. Elle n'était limitée que par son imagination et le respect de l'étiquette : elle ne pouvait pas punir directement ni

lever la main sur les deux sœurs mais tant qu'elle maintenait une façade hypocrite d'aimable gouvernante suffisamment crédible au monde extérieur, elle avait plus ou moins quartier libre dans le registre émotionnel. Et elle était évidemment très forte pour faire bonne figure. Elle pouvait raconter presque ce qu'elle voulait à André, qui lui donnait toujours raison et qui se chargeait ensuite du châtement : essentiellement des privations de sorties ou des régimes au pain sec. Longtemps après, Mireille et Maïté eurent l'occasion de se confier à un couple de collègues de leur père, dont son infirmière personnelle, avec qui il entretenait des relations amicales. Ils connaissaient la mère Bouchaud de réputation et aussi pour être déjà parti en vacances avec la famille Donnadiou au complet. Mais ils ne s'étaient pas doutés une seconde que les deux sœurs vivaient un tel enfer au quotidien et en furent sincèrement désolés. Seul le père Bouchaud était ouvertement conscient de la méchanceté de sa femme et de la situation des filles mais il était trop lâche ou au courant de son impuissance pour intervenir, préférant la fuite en traînant au travail ou au bar. Il se montrait adorable mais dès que « la Denise faisait son cirque », comme il le disait lui-même, il filait sur son vélo rejoindre ses copains en attendant la fin de la tempête, laissant seules les filles aux prises avec la fureur de sa femme dans l'arène que constituait leur enfance et dont les principes éducatifs de leur père privaient de toute chance de fuite ni de riposte.

Chaque jour, après être rentrées de l'école, elles devaient faire leurs devoirs, s'adonner à leurs leçons de piano et souffrir la compagnie de la mère Bouchaud, jusqu'à ce qu'André ne rentre.

Puis ils dînaient ensemble ce que la gouvernante avait préparé dans la journée et qui était fort bon. Évidemment, portion simple, il était hors de question de laisser les filles se resservir, ce qu'elles auraient pu interpréter comme un geste de tendresse. Puis, André et la mère Bouchaud s'enfermaient dans le salon pour regarder la télé jusqu'au retour du père Bouchaud. Les filles n'avaient pas le droit d'y mettre les pieds et elles préféraient ne pas savoir ce qui s'y tramait. Elles en profitaient plutôt pour s'introduire discrètement dans la cuisine et prendre une deuxième part de dessert, un peu de crème ou un beignet supplémentaire selon l'occasion. Elles se servaient et, une fois fini, passaient leur doigt avec application sur le bord du plat ou remplaçaient les beignets dans l'assiette, effaçant ainsi toute trace de leur méfait, si bien qu'elles ne se firent jamais prendre. Elles allaient ensuite se coucher, attendant le lendemain, parfois en pleurant quand la journée avait été particulièrement dure. S'il était tout aussi interdit de pleurer au lit qu'ailleurs, c'était bien le seul endroit où elles pouvaient le faire sans être prises.

Les deux sœurs furent scolarisées au cours Saint-Seurin. C'était la plus prestigieuse école privée catholique de la région. L'éducation dispensée y était pieuse et rigide, mais pas autant qu'à la maison Donnadiou, et Mireille s'y sentait plutôt bien. La sœur de son père, la tante Yvonne, y travaillait en temps que maîtresse d'école et prenait soin des deux sœurs. Même si ses devoirs de religieuse passaient avant la famille, elle trouvait toujours du temps pour ses nièces, pour les consoler, leur redonner les chocolats que lui offraient parfois ses élèves, leur apporter un peu de réconfort. Elle percevait la tristesse de Mireille et Maïté, leur

vie difficile mais jamais elles ne lui donnèrent de détails, ayant le sentiment qu'elles n'avaient pas le droit d'en parler et surtout ayant déjà désappris à parler et partager leur émotions. De toute façon, Yvonne ne pouvait pas faire grand-chose de plus, n'ayant droit de sortir de l'enceinte de l'établissement ; elle ne put même pas par la suite être présente au mariage de Mireille ni à l'enterrement d'André, son frère. Mais elle jouait pour ses nièces finalement un petit rôle de mère, d'une mère qu'elles ne pouvaient voir qu'à école, à l'inverse des autres élèves. L'institut n'était évidemment pas mixte et avait même un agenda décalé d'un quart d'heure avec les écoles pour garçons pour ne pas risquer de rencontres fortuites entre les genres. Mais cela ne gênait pas Mireille, qui trouvait cela naturel, comme la plupart des gens de l'époque. Elle avait rencontré pas mal de copines, pas d'aussi bonnes que Solange malheureusement, mais les retrouvait avec plaisir tous les jours et aux rares fêtes d'anniversaire où André la laissait aller, essentiellement celles dont il connaissait les parents. Elle comme Maïté n'avaient pas le droit de rentrer avec leurs amies, elles étaient ramenées par un chauffeur au service du personnel important de l'hôpital. L'enfance profonde de Mireille était très éloignée de celle de ses camarades mais ce décalage, dissimulé en grande partie par l'épisode berrichon, ne transparaissait plus que dans quelques détails. Mireille suivait avec application l'éducation qu'elle recevait et écoutait les leçons religieuses sur la création du monde, le paradis, l'enfer, et la bonté universelle de Dieu. Elle fit sa première communion, sa communion solennelle, sans se poser de questions. Puis vint sa confirmation, qu'elle accomplit comme tout le monde, dans

l'église de l'institut, cérémonie durant laquelle l'Esprit Saint était censé tomber sur son âme pour la protéger, et aussi pour lui rappeler par la même occasion qu'il lui fallait rester fidèle à l'Église catholique et au Christ. Il ne serait pas venu à l'esprit de Mireille de mettre en cause ce qu'on lui apprenait et imposait mais elle tiquait parfois intérieurement sur certains points, comme le fait que la vierge Marie ait pu avoir un enfant en restant vierge. Mais quelles idées aurait pu opposer Mireille à ces dogmes, si présents autour d'elle ? Quelles expériences auraient pu lui permettre de les saisir avec plus de subtilité et de profondeur ? Elle vivait dans un cocon fermé, isolé, censé la protéger du monde et d'elle-même, où il n'était question d'explorer ni l'un ni l'autre. Il importait seulement qu'elle adhère aux principes et offices religieux de la communauté et qu'elle fasse le moins possible l'expérience de l'impureté du reste. La vie de Mireille était cloisonnée à l'environnement du cours Saint-Seurin et du foyer Donnadiou, et son bon cœur naïf l'empêchait d'en voir les limites et la perversité. Un de ses souvenirs les plus vifs de cette époque date de ses débuts dans l'établissement catholique. Elle avait eu une dictée où apparaissait le mot « mulâtresse ». N'en connaissant ni le sens, ni l'orthographe, Mireille l'écrivit naïvement « mule-à-tresses », ce qui fit bien rire sa professeuse. La nouvelle fit rapidement le tour de l'école et tout le monde fut au courant de l'amusante bourde de la nouvelle. Plus qu'amusante, cette erreur fit sensation, les élèves comme les enseignants n'en pouvaient plus de l'évoquer et d'en rire, tellement qu'ils s'en sont probablement souvenus toute leur vie. Et Mireille, portant des tresses à l'époque, fut rapidement surnommée la « mule-à-

tresses ». Cette dernière, sentant que l'on ne se moquait pas vraiment d'elle et ignorant de qui l'on se moquait réellement, riait de bon cœur avec les autres et garde un bon souvenir de l'anecdote. Mais même si le sens de l'humour pouvait être différent à l'époque, la véritable raison d'une telle hilarité générale n'était sûrement pas sans rapport avec le véritable sens du mot « mulâtresse »...

Mireille et Maïté grandirent ainsi dans cet environnement rigide et sourd, à la merci de la malveillance de leur gouvernante. Il leur arrivait parfois de se rebeller, mais sans évidemment que cela ne change rien à leur situation. Maïté surtout osait lutter, répondre, claquer des portes et hausser le ton de la voix ; elle voulait le dernier mot et se prenait parfois – très rarement – des gifles en retour. Un jour, en se baladant dans la rue, elle demanda à son père de lui acheter un vêtement qu'elle venait d'apercevoir d'une des devantures. André refusa, expliquant qu'il avait déjà le cours Saint-Seurin à payer et que c'était déjà bien assez. Maïté lui rétorqua qu'il n'était pas obligé de leur payer cette école et qu'il aurait pu et même sûrement mieux fait de les mettre dans le public. Le prestige de l'établissement se payait effectivement au prix fort et ce dernier était par conséquent uniquement fréquenté par la haute bourgeoisie bordelaise. Peut-être l'éducation reçue y était sous certain aspect de meilleure qualité qu'ailleurs, au moins aux yeux d'André, mais Mireille et Maïté se sentaient à l'étroit dans cet environnement fermé et prétentieux, elles qui connaissaient la richesse de la fréquentation d'autres milieux sociaux et culturels. Et surtout, elles avaient fini par comprendre

que les sacrifices que faisait leur père pour payer l'établissement n'étaient pas vraiment pour elles mais plus par allégeance à son statut social, religieux et familial. Les deux sœurs d'André y travaillaient et il n'était prêt ni à renoncer au prestige d'y mettre ses filles, ni à affronter la désapprobation de sa famille s'il les y enlevait. De toute façon, elles n'avaient pas leur mot à dire. L'insolence de Maïté n'y faisait rien, ce n'était qu'un coup d'épée dans l'eau ; au contraire même, elle ne pouvait pas rester sans châtiment. André commença à réprimander sa fille aînée pour son insolence, qui ne manquait pas de répondre et de contester, tandis que Mireille, embarrassée, tout en admirant secrètement le courage de sa sœur, la suppliait de se taire et d'accepter sans rechigner sa punition au risque de ne faire que l'augmenter.

Il arrivait aussi à Mireille de commettre des actes de rébellion mais elle était d'un naturel trop timide pour les confrontations directes. Elle préférait les actions discrètes et sans conséquences comme ses vols de crème dessert et se cachait derrière sa sœur dès que le ton montait. Et quand elle se sentait vraiment contrariée, elle boudait, voire même faisait une grève de la parole. Elle rentrait alors dans un mutisme ostentatoire et refusait de communiquer avec André et la mère Bouchaud, ne leur répondant éventuellement que par oui ou par non quand elle n'en avait pas le choix. C'était un de ses moyens d'action favori, et cela ne manquait jamais d'exaspérer ses tuteurs. Mireille sentait alors un malin plaisir à faire durer cette revanche la journée entière. La mère Bouchaud essayait de contre-attaquer en lui expliquant que c'était mal élevé et en la traitant de gronquin, un poisson (aussi appelé rouget) auquel Mireille était censée

ressembler parce qu'elle avançait naturellement sa mâchoire inférieure durant ses bouderies. Mais l'enfant tenait bon et arrachait ainsi parfois de petites victoires, même si elle parle aujourd'hui de cet unique moyen d'action comme d'un défaut, comme n'ont cessé de lui répéter André et la mère Bouchaud. Elle réussit par exemple, après plusieurs années, à arrêter les leçons de piano qu'elle et Maïté suivaient depuis leur arrivée à Bordeaux. Maïté aimait l'instrument et se débrouillait plutôt bien, mais Mireille n'y entendait rien. C'était une vraie catastrophe, elle jouait en dépit du bon sens. Mais une jeune fille convenable se devant de faire de la musique, son père insistait. La professeure de piano travaillant également au cours Saint-Seurin, André lui demanda même d'attraper la jeune fille pendant la récréation et de lui faire répéter ses gammes. Mireille se cachait alors derrière les arbres pour éviter la leçon mais elle finissait toujours par se faire attraper à la sortie des classes. Finalement, vers douze ans, André finit par se rendre à l'évidence que ce n'était pas fait pour sa fille et abandonna. Ce fut d'ailleurs la seule fois où Mireille réussit à prendre une décision pour sa vie jusqu'à son bac, jusqu'au jour où elle réussit à convaincre son père de la laisser aller à l'école d'infirmière publique au lieu de la prestigieuse école protestante Bagatelle.

Comme tous les enfants, Mireille et Maïté gagnèrent progressivement en maturité et en autonomie, tout en restant prisonnières de leur cocon éducatif. Par exemple, Mireille eut petit à petit le droit de voir ses amies plus souvent mais toujours à condition que leurs familles aient été validées par André, c'est-à-dire essentiellement qu'elles travaillent à l'hôpital. Vers la fin du collège, elle put par exemple aller régulièrement faire ses devoirs chez son amie Marie-Joseph. De même, elles ne pouvaient rien faire sans avoir l'accord préalable d'André : toute activité devait être autorisée et ne pas aller à l'encontre des principes éducatifs, ce qui ne laissait guère de marge de manœuvre. Mireille se souvient avoir joué à quelques occasions au tennis, mais guère plus. Elle passait son temps libre à lire, de la littérature classique principalement. Elle aimait particulièrement Saint-Exupéry, dont elle lut l'œuvre entière, appréciant tout particulièrement *Le Petit Prince*. Ses goûts évoluèrent au fil des ans, elle eut une période Zola, une période Bernanos par exemple, sans jamais détronner le chef d'œuvre de l'aviateur. Le week-end était le plus souvent passé en famille, à pique-niquer à la plage ou à cueillir des mûres et autres fruits sauvages pour que la mère Bouchaud puisse en

faire des liqueurs et il en était de même pour les vacances : ou bien André louait une maison dans la bassin d'Arcachon pour s'y retrouver avec les oncles, tantes et tous les cousins, ou bien la maisonnée partait avec la nounou d'Odile se mettre au vert dans un gîte. Mais, quand elle le pouvait, Mireille aimait rendre visite à son amie Martine et passer la journée avec elle. Elles jouaient ensemble et Mireille retrouvait un peu de la liberté qu'elle n'avait pas à la maison. Ce jour-là, elle portait de beaux vêtements neufs que venait d'aller lui acheter la mère Bouchaud : une belle jupe fleurie et le chemisier assorti. Mais en jouant, elle fit un bel accroc au tissu et savait que cela lui vaudrait assurément un sacré savon. Elle rentra à la maison à reculons, résignée à son sort, tout en espérant pouvoir éviter la punition. Heureusement, la mère Bouchaud n'était pas là et elle alla voir Pompon, la patiente d'André en charge de la broderie. C'était une vieille dame victime d'hallucinations. Elle surnommait le radiateur : « gros cochon », et souffrait de sa présence, jusqu'à ne plus pouvoir broder certains jours, parce que le « gros cochon » la persécutait de trop. Mais elle était très cultivée, intelligente et surtout adorable. Mireille se souvient avoir eu de belles conversations avec elle et l'appréciait. Elle alla voir Pompon donc et lui demanda si elle pouvait lui rafistoler la jupe sans que la mère Bouchaud ne puisse le savoir. Elle accepta et le résultat dépassa toutes les espérances de l'enfant ; elle était allée jusqu'à reproduire toutes les fleurs de l'étoffe, si bien que la réparation en était complètement invisible et la mère Bouchaud n'en sut jamais rien. De là naquit une amitié entre les deux femmes, qui se rendaient des services dès qu'elles en avaient l'occasion. Pompon, par exemple, faisait du piano,

mais l'accès à l'instrument familial, bien qu'imposé à Mireille, lui était catégoriquement refusé. Elle s'était alors confectionné un faux piano en boîtes de camembert pour pouvoir pratiquer tout en s'imaginant les notes en tête, mais n'avait pas de partition et demandait parfois à la jeune fille d'aller lui en acheter. Et Mireille, ravie de pouvoir rendre service à son amie, le faisait à chaque fois avec plaisir en pensant qu'elle n'aurait jamais cru un jour acheter de méthode de piano de son plein gré. Cette relation la nourrissait et la soulageait un peu de l'oppression des sains d'esprit. Elle aimait aussi discuter avec les autres patientes d'André, mais toutes n'étaient pas aussi agréables à côtoyer que Pompon. Certaines, schizophréniques ou atteintes d'Alzheimer, avaient un regard bizarre, glacé, comme n'étant pas de ce monde. D'autres, hystériques, pouvaient se mettre à crier ou à s'agiter d'un seul coup. La plupart avaient comme Pompon des hallucinations ou entendaient des voix qui les persécutaient. Cela effrayait les amies de Mireille venues lui rendre visite, qui n'osaient ensuite plus passer par le portail de l'hôpital et préféraient emprunter le portail personnel donnant sur la rue. Elles se demandaient comment elle et Maïté supportaient leur présence mais cela ne les dérangeait absolument pas ; au contraire, elles en avaient l'habitude. André pratiquait alors l'ergothérapie suivant la mode de l'époque, qui consistait à employer ses patientes comme domestique pour les réhabituer à la vie courante. Ces dernières recevaient un peu d'argent de poche pour leur travail, mais il s'agissait avant tout d'une partie de leurs onéreux traitements, payé en général par leur famille. Et cela était très utile quand, par exemple, durant le mois

de vacances de la mère Bouchaud, il fallait trouver quelqu'un pour la remplacer à la cuisine.

L'enfance de Mireille se déroula ainsi sans trop de variation de la routine que lui imposait André. La « parfaite » éducation qu'il tâchait de donner à ses filles avait sans nul doute été une condition de sa réhabilitation religieuse et sociale après son divorce. Cela passait par le cours Saint-Seurin mais également par un respect exemplaire des principes éducatifs de la haute bourgeoisie bordelaise. Une jeune fille bien élevée se devait d'être pieuse, de se cultiver, savoir jouer de la musique et aller à l'université, plus pour se trouver un bon mariage qu'un métier « au cas où ». André avait certes fini par abandonner les leçons de piano pour Mireille, mais pas question de se relâcher sur le reste. Aucun écart n'était permis. Aucune messe ne devait être manquée, jamais de viande ingurgitée le vendredi et ainsi de suite. La mère Bouchaud, qui n'était pas croyante, n'était pas concernée par de telles obligations, bien que vivant au sein du foyer Donnadieu. Une année, elle servit même à sa fille un steak pour le vendredi saint sous le nez de Mireille. Cela ne dérangerait pas l'enfant, qui acceptait les règles qu'on lui imposait sans rechigner, mais elle ne vit pas d'inconvénient à saucer avec son morceau de pain le jus de la poêle. Elle s'opéra en toute innocence et le mangea. Le geste fut si anodin que l'idée ne vint même pas à l'esprit de la gouvernante de dénoncer Mireille ; elle n'aurait manqué de le faire si elle avait pu anticiper la suite. L'enfant en parla malencontreusement d'elle-même à son père sans imaginer avoir pêché, ni encore moins anticiper une colère potentielle. Mais André jugea l'acte grave et répréhensible. Il sermonna durement

sa fille, la gronda « comme du poisson pourri » – ce qui était plutôt adapté pour un vendredi saint – et exigea d’elle d’aller se confesser immédiatement à son directeur de conscience. Elle dut ainsi aller à l’église et avouer qu’elle avait trempé son pain dans une poêle le vendredi saint sans avoir imaginé qu’elle aurait par ce biais ingéré de la viande. Mireille comprenait le principe de la confession et n’avait aucun problème à le faire d’habitude mais là, elle ne put s’empêcher de trouver cela ridicule, sûrement autant que le prêtre qui l’écoula confesser son « crime ». Plus tard, pour ses treize ans, Mireille reçut comme unique cadeau d’anniversaire un bon pour une paire de draps brodés, évidemment destinée à sa noce. Ce « présent » marqua l’adolescente qui, bien qu’encore jeune, était assez mature et déçue pour se sentir légitimement en décalage avec ses tuteurs. Pourtant, elle voulait se marier mais en temps voulu, pas aussi jeune ; et elle n’avait pas besoin qu’on ne l’y incite de la sorte. C’était tout ce qu’elle désirait même pour sa vie, se trouver un mari, fonder un foyer, avoir des enfants dont elle pourrait s’occuper comme elle aurait aimé qu’on le fasse pour elle, c’est-à-dire entre autre leur offrir autre chose qu’un service de noce à treize ans. Mais pour le moment, elle devait endurer sa triste routine, sans ouverture ni surprise, mis à part un événement qui arriva peu après ses douze ans et concernait tout autant Maïté.

Il est dimanche matin, il est tôt, et les filles savent que quelque chose les attend. La sonnette retentit et André va ouvrir la porte en personne. Une dame entre, le salue avec froideur et politesse et attend dans le hall. Les deux sœurs, déjà prêtes à partir, arrivent et la saluent timidement, contenues par une sorte de

gêne. Elles ne veulent pas faire de peine à André en lui offrant des effusions de tendresse auxquelles il n'a pas droit et qu'il leur interdit de toute façon. Mais, une fois la porte refermée, les deux filles se jettent dans les bras de leur mère, folles de joie de la revoir.

Pendant que Mireille et Maité recevaient une éducation bourgeoise, Yolande avait continué sa vie et n'avait pas oublié ses filles. Peu après les avoir laissées à André, elle avait quitté le Maroc et avait trouvé un poste d'infirmière à Fontainebleau. Elle savait que ses filles vivaient maintenant à Bordeaux et avait essayé de s'en rapprocher. Elle réussit à se faire muter à Bergerac puis, un an plus tard à Podensac, un petit bourg à quarante kilomètres de Bordeaux. En récupérant la garde de ses filles adoptives, André avait souhaité déchoir complètement Yolande de ses droits de mère mais il s'était laissé convaincre par sa belle-sœur Lucienne que cela pourrait leur porter préjudice de ne plus jamais la revoir. Finalement, il avait accordé à Yolande de pouvoir voir ses filles au plus un jour par mois, de neuf heures à dix-huit heures précise, et elle était enfin en position de faire valoir ses droits. André, qui ne parlait jamais de Yolande, avait annoncé aux filles qu'elles allaient la revoir, à condition de respecter à la lettre le verdict de la cour. Aucun retard, pas même le plus insignifiant, ne serait toléré. Et ainsi, ce jour-là, les deux sœurs prirent le train avec leur mère jusqu'à la maison de retraite où elle travaillait et vivait. Elles sortirent ensuite se balader, faisant quelques haltes à la boulangerie, au restaurant et dans quelques boutiques, où Yolande fit plaisir à ses filles autant qu'elle le put. Elles eurent droit de se gaver de pâtisseries, de choisir ce qu'elles voulaient sur

le menu et se virent même offrir chacune un beau vêtement qui leur plaisait. Jamais elles n'avaient été gâtées comme cela, jamais André n'aurait laissé cela arriver de son plein gré mais il n'était pas là et les filles en profitèrent tant qu'elles purent jusqu'à l'heure fatidique où il leur fallut rentrer dans l'austère manoir Donnadiou.

À partir de ce jour, Yolande allait venir chercher ses filles une fois par mois, le dimanche en général, toujours à neuf heures, pour les ramener à dix-huit heures. Pour ne pas qu'elles ratent la messe, bien qu'elles en eussent déjà une chaque vendredi au cours Saint-Seurin, André les emmenait d'abord à l'église pour les offices matinaux de sept heures. Yolande ne mettait pas les pieds à la messe et n'y aurait certainement pas emmené ses filles, ce qui jouait grandement en sa défaveur dans l'opinion publique. Si André ne médissait jamais de son ex-femme auprès de ses filles, son entourage ne s'en privait pas, la décrivant comme une femme légère sans foi ni morale. Mais Mireille et Maïté ne s'en souciaient pas. Elles n'avaient que faire de cette cérémonie, qui n'était pour elle qu'une obligation comme une autre (surtout pour Mireille ; Maïté, quant à elle, commençait à y adhérer), mais surtout elles aimaient sincèrement leur mère. Elles étaient ravies de la revoir et à d'autant plus forte raison qu'elle les gâtait comme André ne l'aurait jamais fait. Elles lui faisaient des dessins pour la fête des mères – n'ayant aucun argent pour lui faire de cadeau – et pleuraient de ne pas pouvoir la voir ce jour-là. C'était pour ainsi dire la seule adulte avec la tante Yvonne à leur témoigner un minimum de gentillesse et de chaleur humaine. La journée avec elle était courte et rare, mais elle les enivrait à chaque fois, leur

offrant un petit oasis dans la rigueur de leur quotidien. Elles se gavaient de pâtisseries et revenaient le plus souvent avec un cadeau. Quand elles rentraient, André les attendait montre en main, l'air contrarié. Il avait remarqué que ces journées affectaient ses filles sur le plan psychologique. Elles montraient dans les jours qui suivaient moins de concentration dans leurs études et semblaient rêveuses. Il ne leur demandait pas ce qu'elles avaient fait de leur journée mais leur faisait faire des tests psychiatriques pour mesurer l'étendue des dégâts. Il leur demandait d'interpréter des situations et des tâches d'encre colorées et en concluait scientifiquement que leur mère avait une influence déstabilisante sur elles, qu'il se devait de compenser, avec l'aide de médicaments pour Maïté qu'il avait déjà mis sous traitement léger depuis ses huit ans. Et il n'était par conséquent pas question de les laisser la voir une seconde de plus que nécessaire.

Malgré la brièveté de leurs entrevues, Mireille et Maïté apprirent à connaître un peu mieux leur mère bien que cette dernière ne leur parle jamais du passé. Elle leur présenta Jean-François, son troisième enfant, qu'elle avait eu avec un commandant supposément haut placé de la marine, sept ans après Mireille, soit peu avant d'être séparée de ses filles. Les deux sœurs se souvenaient vaguement de ce bébé et du père, et elles étaient contentes de le revoir. Cette naissance avait sûrement joué un rôle dans leur départ du Maroc mais elles n'eurent jamais plus d'information. Elles apprirent que le père de Jean-François avait disparu un jour dans la nature, laissant sa mère seule à s'occuper de l'enfant. Son salaire d'infirmière lui permit de subvenir à ses besoins mais – comme nous le savons déjà – ce n'était pas la vie à

laquelle aspirait Yolande, qui le plaça dans un orphelinat bordelais religieux et bon marché, et qui l'envoya dès qu'elle le put à l'école des mousses, qui recrutait et formait gratuitement les fils de marins de douze à quatorze ans sur la seule condition d'être « sain de corps et vacciné ». Jean-François eut par la suite la chance de rencontrer les bonnes personnes ; il était intelligent et volontaire, il réussit à se construire et à se faire une belle carrière dans la marine mais il souffrit de cette situation, de ne pas voir sa mère ni de connaître son père. Yolande venait le chercher juste après avoir récupéré ses filles et ils passaient la journée tous les quatre. Les deux sœurs étaient ravies de le voir, il était bien plus jeune qu'elles, et mignon comme tout. Mais il était bien vite temps de rentrer à l'orphelinat où, comme Jean-François le dit avec le recul, il perdait son temps et où son cœur s'emplissait peu à peu de tristesse.

Les deux sœurs aimaient passer du temps avec leur mère mais il leur était impossible d'obtenir ni même de demander la moindre minute supplémentaire à André, intransigeant sur le contrat de divorce. D'un commun accord, elles décidèrent avec Yolande de s'octroyer tout de même plus de temps et commencèrent à se retrouver en cachette certains samedis après-midi, quand elles le pouvaient, à l'heure du goûter, après le cours Saint-Seurin, à la boulangerie, pour discuter autour d'une viennoiserie. Les chauffeurs de l'hôpital ne travaillant pas le week-end, elles étaient censées rentrer seules en tramway et c'était ainsi l'unique moment de leur emploi du temps où elles pouvaient échapper au contrôle de leur père adoptif. Un jour, elles faillirent être découvertes par l'oncle Henri, le frère d'André, qui

rentra par hasard dans la boulangerie au milieu d'une de leurs réunions. Heureusement, elles le virent assez tôt pour se cacher dans l'arrière-boutique en attendant qu'il sorte sans se douter de ce qu'il venait de rater. Mis à part cet événement, elles ne furent jamais inquiétées et André n'eut jamais vent de ces entrevues secrètes, qui continuèrent presque jusqu'au baccalauréat de Mireille.

Et ainsi la vie de Mireille suivit son cours jusqu'à ses dix-huit ans, sans qu'André ni la mère Bouchaud ne se relâchent, sans pouvoir voir davantage sa mère, sans que son lien avec Maïté ne s'affaiblisse. Elle est maintenant en terminale. Étant plutôt bonne élève, studieuse et appliquée, elle s'est bien préparée pour l'examen final. Sur les conseils pédagogiques de ses enseignants, elle ne révise pas la veille et tâche de se détendre en passant l'après-midi à la plage avec des amies. Tandis que ces dernières bronzent sur le sable, elle va se baigner dans l'océan, qui est relativement agité ce jour-ci. D'abord exaltée et amusée par les remous, elle se fait surprendre et est renverser par une vague particulièrement violente. Dès lors, impossible de reprendre son souffle ni de crier au secours, la jeune femme se retrouve submergée, encaissant rouleau sur rouleau, buvant la tasse plus que de raisonnable. Elle essaye de nager vers la rive mais elle est trop faible pour lutter seule contre le courant tandis que la mer, impitoyable, continue ses assauts. Elle sent ses poumons se remplir d'eau, ses dernières forces la quitter, la situation devient désespérée... Elle voit alors soudain, en l'espace de quelques secondes, peut-être moins, toute sa vie défilier devant elle : son

enfance au Maroc, l'orphelinat, Maïténa, Casablanca, sa mère, la maison d'accueil, puis l'avion, André, Chezal-Benoit, Solange, l'hôpital, et puis Bordeaux, le cours Saint-Seurin, la mère Bouchaud, ses amies, Maïté, sa mère à nouveau. Tout cela défile devant ses yeux, comme un film, d'une seule traite, comme dans les films. « Ça y est, je vais y passer, se dit-elle ». Mais Mireille veut vivre, ce n'est pas son heure, elle ne veut pas s'en aller ainsi et continue à lutter de toutes ses maigres forces. Il lui semble soudain percevoir un léger relâchement du rythme de la marée, un petit intervalle entre deux rouleaux et dans un dernier effort inespéré, Mireille réussit à s'extraire des vagues et se jette sur la plage, à bout de force, pour perdre ensuite connaissance.

Quand elle revint à elle, elle était toujours sur la plage, ses amies affolées autour d'elle. Il n'y avait pas de téléphone portable à l'époque, personne n'avait pu appeler les secours. Cela rassura Mireille, qui ne souhaitait surtout pas se retrouver à l'hôpital. André aurait été mis au courant de son accident, elle se serait faite violemment réprimander. Elle rassura ses amies et, le temps de récupérer des forces, elle rentra à la maison, avec assez de contenance pour que son père ne se doute de rien. Il la gronda tout de même pour être rentrée si tard mais beaucoup moins que ce qu'elle s'imaginait s'il avait appris la vérité. Mireille alla se coucher immédiatement mais elle était encore sous le choc du traumatisme.

Le lendemain, elle sentait encore les vagues en train de la ballotter, elle les voyait faire tourner sa copie. Impossible de composer ; elle rata l'examen et ne mit que sa sœur au courant des

véritables raisons de son échec. Elle lui conseilla d'en parler pour pouvoir se faire soigner, ayant sûrement encore de l'eau plein les poumons mais Mireille n'en dit jamais rien et laissa son corps seul encaisser le coup. Ce n'est pas la première fois que Mireille se retrouvait en danger de mort. Quelques années auparavant, pendant les vacances d'été, elle avait chuté d'une petite falaise donnant sur une route de campagne et s'était trouvée à terre, au milieu de la voie, incapable de se relever. Heureusement, aucune voiture n'était passée le temps que Maïté aille chercher André, ce qui lui aurait certainement été fatal. Mais cette fois, elle avait été plus qu'en danger, elle avait vraiment *senti* sa mort. Plus que de lui faire redoubler sa terminale, cette histoire toucha Mireille en profondeur. Elle n'avait jusque-là jamais réellement réfléchi à la mort, outre les quelques idées sur le paradis et l'enfer chrétien qu'elle avait dû apprendre par cœur. Mais dorénavant, il lui semblait clair que la mort n'avait rien de terrible. Elle l'avait suffisamment frôlé pour s'en rendre compte. Elle avait failli mourir, certes, mais ce n'était rien de plus qu'une expérience ; ce n'était pas son heure, il lui restait des choses à vivre : il lui fallait avoir des enfants, aider Maïté, quelque chose comme ça, en un mot, affronter son destin, on ne sait jamais exactement de quoi il est fait. On fait des choix certes, mais on ne décide pas de notre vie, elle est déjà toute tracée, nous ne faisons que la vivre. On est là un matin, sans savoir de quoi sera fait le lendemain, ni même si on sera là pour le voir. Un jour, ce sera son heure, Mireille le sait, elle s'y sent toujours aussi prête, encore aujourd'hui, plus de soixante ans plus tard, dans son lit d'hôpital. En attendant, elle vit

au jour le jour, et profite au maximum des moments de joie qui lui sont offerts et qui ponctuent la souffrance de son existence.

Mireille redoubla donc sa terminale. Pendant ce temps, Maïté, qui avait réussi son bac l'année passée, avait commencé des études d'anglais. Elle désirait aller en Angleterre pour se perfectionner mais André désapprouvait. Les deux sœurs se sentaient toujours aussi proches, unies contre le monde, mais Maïté commençait à se sentir mal dans sa peau, à avoir des élans de dépression, ce qui désolait sa cadette. Mireille avait toujours pu se reposer sur sa grande sœur pour être réconfortée mais cette dernière n'avait, finalement, elle, eu personne. Pas de grande sœur, ni de grand frère, ni de parents attentifs, aucun bras dans lesquels se faire consoler. Maïté avait dû porter seule sur ses épaules le poids émotionnel de leurs deux souffrances et semblait en sentir le contre-coup. En réalité, elle le sentait depuis bien longtemps. Dès son arrivée en France, André avait trouvé Maïté nerveuse et agitée, et avait décidé d'intervenir en la mettant sous traitement médicamenteux, traitement qu'elle suivait depuis ses huit ans et qui semblait ne plus suffire à cacher ses traumatismes. Mais maintenant, les deux jeunes femmes approchaient de leur vingt-et-un ans, l'âge de la majorité de l'époque, elles pourraient enfin tenir tête à la mère Bouchaud, qui n'avait évidemment jamais cessé de faire des siennes et elles avaient leurs deux parents proches d'elles, relativement accessibles. La situation n'était certes pas idéale, mais elles allaient au moins pouvoir s'appuyer dessus pour prendre en main leur indépendance petit à petit, vivre avec un peu plus de douceur et de liberté et peut-être

même pouvoir guérir leurs blessures du passé. Mais hélas, le destin en avait décidé autrement.

Mireille et Maïté reçurent un coup de fil de Yolande, qui avait tout de même le droit de leur téléphoner. Elle annonça aux deux sœurs qu'elle avait assez travaillé dans sa vie et qu'elle avait par conséquent décidé de venir s'installer chez l'une de ses deux filles, au choix ou alternativement, peu lui importait. Elles étaient grandes, maintenant qu'elles avaient – ou presque – leur bac, et il était temps qu'elles s'occupent de leur mère. Les deux sœurs étaient abasourdies par l'absurdité de sa revendication. Yolande savait pourtant que Mireille et Maïté ne gagnaient pas d'argent, habitaient toujours chez André, avec la mère Bouchaud de surcroît, et qu'elles étaient dans l'incapacité totale de répondre à ses exigences. Et quand bien même elles l'auraient pu, elles n'en avaient pas envie. Si les deux sœurs n'avaient pas gardé de ressentiment à l'égard de leur mère, cette demande leur apparut déplacée de la part d'une femme qui ne semblait pas réellement dans le besoin et qui n'avait pas été présente pour ses enfants à elle. Mais impossible de lui faire entendre raison, la conversation téléphonique se développa en dispute et ce fut la dernière fois que Mireille et Maïté parlèrent à leur mère. Yolande, trop fière pour faire marche arrière, alla s'installer à Concarneau pour vivre avec Jean-François ; à son crochet d'après les médisances de sa famille. Les rares informations que Mireille et Maïté avaient sur leur mère provenaient de son frère, l'oncle Jean, et de sa femme, Thérèse, vivant au Maroc, avec qui André avait gardé de bonnes relations malgré le divorce et qui rendaient même visite aux Donnadiou tout les étés, bien que n'ayant absolument rien fait pour aider les

deux sœurs dans leur jeunesse marocaine. Jean était un homme dur, fier de ses principes moraux ; il s'était fâché avec sa sœur, désapprouvant sa conduite qu'il jugeait légère, surtout depuis qu'elle avait eu ses deux filles « illégitimement » pour le compte son mari, et il tenait à transmettre sa vision des choses à ses nièces, quitte à la discréditer à leurs yeux. C'est d'ailleurs assez ironiquement à cette période que Mireille reçut une demande de pension pour sa grand-mère malade, pour cette femme qui pourtant elle-aussi avait désapprouvé sa naissance et n'avait jamais voulu ne serait-ce que la voir en photo ; il était assez mystérieux qu'elle reçoive une telle requête, que seul son oncle avait pu aiguiller vers elle. Ainsi, Jean ne ratait pas une occasion de médire de Yolande, l'accusant – jamais directement mais par sous-entendus – d'être une « call-girl », sans foi ni morale, prête à tout pour poursuivre ses mœurs, même à prostituer ses propres filles. Yolande et sa mère avaient l'habitude d'aller ensemble à Vichy, pour une raison inconnue des deux sœurs, mais très claire pour leur oncle. Elles allaient faire escorte à des personnalités politiques, qui devinrent des généraux nazis pendant la guerre et n'importe qui les payant suffisamment après la guerre. Mireille et Maité n'accordaient pas trop d'importance à ces idées qui finirent néanmoins à force par rentrer dans leur inconscient. Mais l'attitude de leur mère était incompréhensible. Elle s'était elle-même fâchée avec ses filles, qui n'allaient certainement pas lui demander pardon pour leur refus légitime. Yolande mourut dix ans plus tard, en 1969, sans que ni Mireille ni Maité ne l'aient revu, sans qu'elles ne l'aient pardonnées non plus. Mireille l'apprit par courrier, par une mystérieuse lettre de la mairie de Concarneau,

qu'elle ouvrit sans se douter de ce qu'elle renfermait. Il y était écrit que Yolande était décédée, sans plus d'information. Jean-François n'avait pas pu l'avertir lui-même, étant de service en mer à ce moment. Les larmes montèrent aux yeux de Mireille, qui fut tentée de se laisser aller à sa tristesse, mais elle se ressaisit bien vite. Elle n'avait pas le droit de pleurer. Pas après tout ce que sa mère avait fait, pas après avoir été fâchée pendant dix ans suite à un caprice de sa part. Yolande n'avait pas voulu d'elle de sa vie, Mireille n'avait pas sa place dans sa mort. Elle aurait été ravie de réconcilier avec elle de son vivant mais il était trop tard, il n'y avait plus rien à faire. Elle appela sa sœur pour lui annoncer la nouvelle et lui dire qu'elle n'irait pas à l'enterrement. Maité, d'abord favorable à l'idée de s'y rendre, se laissa convaincre et aucune des deux n'assista aux funérailles, ni n'alla se recueillir sur sa tombe, à supposer qu'elle en ait une. Seule la tante Yvonne fit l'effort de se renseigner de son côté en téléphonant à des voisines et apprit à ses nièces que leur mère serait morte d'une crise cardiaque ; ces dernières n'essayèrent jamais d'en savoir plus.

L'année suivante, Mireille réussit son bac avec brio, ayant eu cette fois une vraie journée relaxante la veille ; elle put enfin commencer l'école d'infirmière. Ce n'était pas au début une vocation claire, mais Mireille savait qu'elle ne voudrait pas d'un métier de bureau. Elle voulait quelque chose qui bouge et, conseillée par son père, se lança dans des études d'infirmières. Elle qui ne voulait pas ressembler à sa mère, sans savoir qu'elle ne la reverrait plus jamais, la voilà qui choisissait le même métier. L'école durait deux ans et intégrait dès le début des mises en

situation réelles. Ce fut alors un choc terrible pour Mireille, qui tomba de haut. À peine sortie du cocon idéologique chrétien d'André et des siens, la jeune étudiante se vit confrontée aux horreurs de la vie dont on lui avait caché l'existence concrète. Elle se retrouva à accompagner des mourants, à assister à des avortements, à voir des proches faire signer des chèques sur des lits de mort, à se faire draguer par des médecins mariés et ainsi de suite. Toute son éducation lui parut alors vaine, futile. Elle eut le sentiment désagréable d'avoir été trompée, protégée contre son gré. On lui avait caché toutes ces horribles choses créées par le seigneur, pourtant infiniment bon et miséricordieux. Cela n'avait plus de sens pour Mireille, qui commença à douter de la foi qu'on lui avait inculquée, tout en continuant à aller à la messe. Ces premiers mois furent très difficiles pour elle, le temps de s'adapter au milieu hospitalier. Mais une fois toutes ces nouvelles expériences digérées ou mises de côté, Mireille commença réellement à se plaire dans cette activité. Ce qu'elle aimait plus que tout, c'était de remonter le moral des malades, de les aider à voir le côté positif des choses pour surmonter leurs souffrances, en un mot de les reconforter comme elle prévoyait de le faire pour ses enfants. Elle était douée d'ailleurs, on la demandait souvent et quand elle partait, on lui demandait de revenir plus tard. Bien qu'agissant sans préférence, Mireille s'attachait à certains malades et allait les voir dès qu'ils n'allaient pas bien, toujours avec le sourire, ils parlaient ensemble de choses et d'autres, du temps et de la vie et quand elle repartait, ils se sentaient déjà mieux et Mireille, elle, véritablement utile. C'était là sa partie préférée du métier, devenue une véritable vocation même si elle rêvait

secrètement de devenir un jour une assistante de chirurgien. Hélas, il lui fallait de temps en temps voir mourir ces mêmes malades avec qui elle avait tant partagé, parfois même les accompagner dans la mort, en leur tenant la main. C'était difficile, cela lui faisait tout drôle, surtout au début mais c'était une partie intégrante de son devoir, alors Mireille le faisait.

La première année se passa sans encombre, mais l'état d'André empirait. Il avait été diagnostiqué d'un cancer l'année auparavant et passait maintenant le plus clair de son temps sur un lit d'hôpital. Mireille et Maïté faisaient tout leur possible pour être présentes pour lui, lui tenir compagnie, lui rendre des services, lui soulager son agonie. André était lui-même médecin et savait sa maladie incurable ; c'est peut-être ce qui le poussa à répondre pour la première et dernière fois à une question de ses filles sur leur mère. Elles lui demandèrent comment il s'était retrouvé à tomber amoureux d'une femme si différente de lui, ce à quoi il répondit : « Je voulais des enfants, si je ne m'étais pas marié avec elle, je n'aurais jamais pu en avoir ». Il passa ses derniers mois dans sa demeure, avec ses filles et la mère Bouchaud, qui assistèrent ensemble à ses derniers instants, début 1961, il n'avait pas encore la soixantaine. Mireille, elle, avait vingt ans, elle était au milieu de sa deuxième année d'école d'infirmière. En quelques années, les deux sœurs avaient perdu coup sur coup leur deux parents : André venait de mourir et Yolande ne leur adressait plus la parole. Dans les faits, les deux disparurent de leur vie dans le même élan. Elles reçurent peu après un coup de fil de leur mère, qui avait appris le décès de son côté et qui leur faisait part sans

autres commentaires de ses condoléances ; ce fut le réel dernier contact qu'elles eurent avec elle.

Bien que déchirante, il y avait une forme de libération dans la mort d'André : les filles n'auraient plus à subir le joug éducatif de leur père, mais ce n'était pas de cette manière qu'elles auraient voulu obtenir leur liberté. André exerçait un contrôle presque total sur leur vie depuis plus de douze ans, elles s'étaient plus qu'adaptées à sa présence, il était devenu partie intégrante de leur vie. C'était devenu leur seul repère, leur seule forme de soutien, la seule personne de leur entourage qui voulait plus ou moins leur bien et avec le pouvoir d'en faire ; et il venait de disparaître. Cette mort fut un bouleversement pour elles. Le seul point positif de la situation était qu'elles allaient enfin être débarrassées de la mère Bouchaud, censée à l'origine être là pour s'occuper des filles et qui n'avait par conséquent plus de raisons de rester ; mais ce point se retourna précisément contre elles. Cette dernière avait senti le coup venir et avait réussi à faire acheter à André une jolie maison à Mérignac, une ville de proche banlieue bordelaise, alors qu'il agonisait sur son lit d'hôpital, tout en négociant ses arrières. La maison, qu'André n'avait même pas visitée, allait revenir à ses deux filles, à condition qu'elles y hébergent gratuitement la famille Bouchaud, jusqu'à la retraite du père Bouchaud, c'est-à-dire pendant au moins quinze ans. Même dans l'outre-tombe, André continua de livrer ses filles à la furie de cette femme, respectant ce mystérieux pacte qu'ils avaient conclu entre eux. Il lui légua en plus cinq mille francs (l'équivalent de huit mille cinq cents euros à l'époque) et les filles reçurent le reste de ses économies. Mireille ne sait pas combien exactement, l'argent

ayant été pris en charge par un parent ; elle s'en servit pour s'acheter une petite 2 CV qui allait l'aider à aller au travail et bien plus tard pour agrandir la maison de son futur couple. Mais pour l'instant, elle n'avait d'autre choix que de devoir vivre dans la demeure que lui avait prodigué son père défunt. Et évidemment, la mère Bouchaud s'installa la première dans cette maison qu'elle avait elle-même choisie pour elle-même et dans laquelle elle comptait régner en maître. Elle y aurait installé ses propres meubles si Mireille n'avait pas bataillé pour y mettre ceux de son père et en aurait expulsé les deux sœurs si elle avait pu. À peine ou pas encore majeures, sans appui, les deux sœurs étaient à la merci de la mère Bouchaud et de sa « bonne réputation » ; sans être complètement dupes, les gens n'avaient pas de raison d'aller fouiller derrière les apparences. Personne n'aurait cru les filles si elles avaient essayé de chercher de l'aide, personne à part ce couple à qui elles se confièrent longtemps après, qui fut le seul à leur apporter un peu d'empathie, un peu tard malheureusement. Personne ne pensait la mère Bouchaud capable de faire ceci ou cela, personne ne la connaissait suffisamment excepté le père Bouchaud, qui grommelait : « Tu sais comment elle est la Denise... » à chaque fois qu'il fuyait sur son vélo. Et même si les gens les avaient crues, ils n'auraient pas pu faire grand-chose ; ainsi débuta une horrible cohabitation entre les héritières d'André Donnadiou. Mireille était très prise par son école d'infirmière, qui ne lui laissait pas même le temps de se faire des amies. Elle partait à sept heures le matin et rentrait à vingt heures le soir, tous les jours, ce qui la maintenait un peu à l'écart de sa colocataire mais ne l'empêchait pas de sentir sa présence hostile en permanence.

Quand Mireille étendait son linge avant de partir à l'hôpital, elle le retrouvait le soir une fois sur deux mouillé sur son lit parce que la mère Bouchaud avait eu un besoin urgent d'utiliser les cordes à linge. Le harcèlement continuait, à la différence prêt que « la Denise » n'avait même plus besoin de faire un peu semblant devant André. Elle abusait au maximum de sa position de pouvoir et récupérait tout ce qu'elle pouvait pour elle-même. Elle fouillait allégrement dans les affaires de Mireille, les virant parfois pour y mettre les siennes. Elle lisait ses correspondances, allant même jusqu'à reconstituer ses lettres déchirées jetées dans la corbeille. Mireille la prit sur le fait une fois et fut obligée de trimbaler ses lettres avec elles pour empêcher son ancienne gouvernante de les lire. La maison, dont Mireille payait seule les charges pour tout le monde, possédait un poulailler et un bel abricotier dont jamais les deux sœurs ne virent la couleur des fruits et ainsi de suite.

Mireille était seule face à la mère Bouchaud car Maïté était partie vivre en Angleterre comme fille au pair juste après la mort d'André, n'ayant plus de raison de rester en France. Même séparées et en mauvaise posture, les deux sœurs restaient soudées et s'écrivaient presque tous les jours pour se donner des nouvelles. L'état de Maïté, qui n'était pas très bon avant son départ, s'empira de manière catastrophique chez les Anglo-saxons. Elle commença à délirer et finit par supplier tous les jours sa sœur de venir la chercher, dans des lettres plus ou moins sensées : « Viens me chercher, les allemands vont arriver ! », parfois même écrites sur du papier toilette. Mireille n'en pouvait plus de lire tant de désespoir et de folie de la main de sa sœur, elle voulait être là pour Maïté comme Maïté l'avait été pour elle. Le seul problème était

son école d'infirmière, qui ne lui permettait que douze jours d'absence justifiée sur l'ensemble de la formation, sous peine d'invalider l'année. Proche d'obtenir son diplôme, ne parlant pas un mot d'anglais et pas encore majeure, elle décida de partir chercher sa sœur, ce que la direction de l'école accepta exceptionnellement de considérer comme une absence justifiée mais qui lui ferait tout de même redoubler son année. Sans recevoir la moindre aide ni le moindre soutien de ses oncles et tantes, la seule « famille » qui lui restait, elle s'occupa des démarches tant bien que mal, réussit à obtenir un passeport rapidement grâce au père d'une de ses amies et partit seule. Entre temps, Maïté avait complètement déliré, s'était retrouvée à l'hôpital psychiatrique et avait été diagnostiquée d'une « psychose maniaco-dépressive » (aujourd'hui rebaptisée troubles bipolaires). Elle divaguait, avait des extases, des dépresses, des angoisses, entrecoupées d'élans de mysticisme, où elle voyait par exemple la vierge pleurer et réussissait à recueillir ses larmes sur du coton mouillé. Contrairement à sa sœur, Maïté avait fini par adhérer aux principes religieux de son éducation ; elle était très croyante et a toute sa vie gardé et entretenu une forte foi catholique. Dans son adolescence, elle avait même envisagé devenir religieuse, commençant subitement à mener une vie austère mais elle s'était laissé convaincre par sa sœur que ce n'était pas fait pour elle, elle qui était si coquette, qui avait trop besoin de liberté et un bien trop mauvais caractère pour s'intégrer dans une quelconque communauté. Au sein de l'hôpital, malgré les médicaments, elle avait de violentes crises où elle se mettait à renverser toutes les tables de nuit des dortoirs, si bien que les infirmiers avaient dû

l'isoler. Quand Mireille arriva en Angleterre, elle rencontra deux amies de Maïté, également filles au pair, qui l'accompagnèrent et l'aïdèrent à se faire comprendre. La famille d'accueil de sa sœur était des gens adorables. Ils lui racontèrent que la crise avait commencé en cassant ses lunettes. Maïté était très myope et ce désagrément était réellement problématique. Mais plus qu'une complication pratique, ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres : toute l'impuissance, les souffrances, les tristesses et les tensions accumulées par la jeune femme se libérèrent d'un coup et Maïté partit dans une crise telle qu'ils n'eurent d'autre choix que d'appeler l'hôpital psychiatrique. Mireille s'y rendit avec ses interprètes, qui lui traduisirent les paroles du psychiatre. Il refusait de la laisser repartir avec sa sœur, trop mal en point pour sortir de l'hôpital et toujours agitée malgré les sédatifs administrés ; Mireille ne la reconnaissait plus. Elle rentra donc en France bredouille, promettant à sa sœur de revenir rapidement. Elle le fit pendant l'été, réussissant cette fois à l'arracher aux médecins anglais à la condition de l'hospitaliser directement à son retour en France. Mireille la confia à un ancien collègue et ami de son père, qui la prit en charge immédiatement dans sa clinique bordelaise. Après plusieurs mois d'isolement thérapeutique, Maïté eut le droit de voir à nouveau sa sœur, et uniquement elle. Cette dernière passa donc régulièrement lui rendre visite, voyant son état ne s'améliorer que très lentement. Les divagations mystiques continuaient, si bien que les médecins lui avait interdit de lui parler de religion, ce qui semblait être un sujet sensible, et qui était évidemment, pour Mireille, une répercussion de la rigidité de son éducation chrétienne.

En septembre 1961, Mireille recommença donc sa deuxième année d'école d'infirmière, continuant son horrible cohabitation avec la mère Bouchaud, entrecoupée de visites à sa sœur malade. Elle sortait aussi parfois avec ses amies et amis, parfois de l'école d'infirmière mais qu'elle avait essentiellement rencontrés au cours Saint-Seurin ou dans des endroits fréquentés par la même de population. Elle les aimait plutôt bien, se sentait appréciée mais elle en avait assez de ne fréquenter que la haute-bourgeoisie bordelaise, assez de son état d'esprit étriqué, de sa mondanité hypocrite. Elle souhaitait une vie simple, naturelle et se sentait à l'étroit avec ce milieu qui était malheureusement le sien, elle se sentait en décalage avec ses valeurs. Elle aurait aimé aller au bal populaire, rencontrer et fréquenter d'autres personnes, voir d'autres têtes. Mais André ne l'avait jamais laissée sortir facilement, il fallait qu'il sache constamment où elle était, qu'il l'amène et qu'il vienne la chercher lui-même aux soirées autorisées, qui n'étaient en pratique que des rallies bourgeois. Mireille avait été cloisonnée si profondément dans son éducation qu'une fois libre, une fois André disparu, elle n'envisageait pas de faire ce qui lui était plus qu'interdit, ce qui lui était impossible. Et

elle ne savait pas du tout comment s’y prendre pour découvrir ce qu’elle ne concevait pas clairement. Et elle avait en tout cas besoin de temps et d’espace pour s’autoriser à agir contre la volonté de son père défunt et d’explorer les mondes qu’il lui avait cachés.

Heureusement, Mireille trouva une petite porte de sortie à sa routine, qui vint contre toute attente de la mère Bouchaud, ou plutôt de la grand-mère Bouchaud, sa belle-mère, Alphonsine de son prénom. Elle rendait régulièrement visite à la maison Donnadiou pour voir sa petite-fille, Odile. Ne s’entendant pas du tout avec sa bru dont elle connaissait la méchanceté, elle ne restait jamais très longtemps mais avait fait connaissance avec Mireille. Elle était consciente de sa triste situation et appréciait le bon cœur et l’innocence de la jeune femme. Elle la prit en quelque sorte sous son aile et l’invita à venir lui rendre visite à Paris. Faire le voyage jusqu’à la capitale n’était pas anodin à l’époque mais cela ne faisait pas peur à Mireille qui était déjà allée jusqu’en Angleterre. Entre temps, elle avait validé son année et obtenu son diplôme d’infirmière. Elle travaillait par intermittence, faisant des remplacements ou des missions ponctuelles, ce qui lui laissait plus de temps libre. Elle accepta donc l’invitation et prit le train jusqu’à Paris. Elle y fut initiée aux plaisirs de la vie parisienne par la cinquantenaire, qui l’amena au théâtre, voir la tour Eiffel et des comédies musicales. Malgré leur différence d’âge et leur triste « lien de parenté », les deux femmes devinrent rapidement amies. Alphonsine travaillait comme gouvernante pour des familles aristocrates et lui fit un peu profiter des avantages du métier. Elle lui apprit des secrets de bonne cuisine – qu’elle avait aussi montré

à la mère Bouchaud et qui n'étaient pas étrangers à sa notoriété de cordon bleu – et lui fit découvrir le milieu aristocratique. Mireille fut amusée d'avoir l'occasion de visiter de somptueuses demeures, de manger dans des couverts en argent et de rencontrer d'autres filles de son âge mais quand elle pensait à fréquenter un autre milieu, ce n'était pas l'aristocratie qu'elle avait en tête. Heureusement, le studio d'Alphonsine où logeait Mireille pendant ses escapades parisiennes donnait sur une cour où travaillaient des artisans. Il y avait des peintres, des menuisiers, des plombiers, que Mireille fut ravie de rencontrer. Elle aimait traîner dans la cour, discuter avec les uns et les autres pendant les pauses et se noua d'amitié avec certains. Et parmi eux, il y avait un certain peintre en lettre, que Mireille trouvait particulièrement gentil, malgré leur différence d'âge de sept ans. Elle n'alla pas très souvent à Paris, trois ou quatre fois seulement dans l'année suivant son diplôme et à chaque fois qu'elle rendait visite à Alphonsine, elle en profitait pour passer du temps avec lui, aller prendre un café. Elle aimait les précautions qu'il prenait avec elle. Toujours bien habillé, il la faisait monter dans sa voiture et l'emmenait au restaurant, au cinéma. Ils discutaient ensemble de choses et d'autres. Mireille lui parla petit à petit de sa vie quotidienne, de son métier d'infirmière, de sa triste situation avec la mère Bouchaud, de l'étau dans laquelle elle se sentait prise et duquel elle aurait voulu s'échapper. Mais elle ignorait comment, elle ne se sentait pas d'affronter le monde toute seule. Il l'écoutait attentivement, semblait touché par son histoire. Il trouvait cela intolérable et lui promit, en bon chevalier servant, que si cela ne tenait qu'à lui, elle n'aurait pas à subir tout cela. Il pourrait la prendre avec lui, l'aider à fuir cette

vie qui l'empoisonnait. Il le pouvait et le ferait si elle lui en donnait l'occasion.

Ce jour là, ils vont au cinéma. Mireille ne comprend rien au film, elle ne se souvient même pas du titre, seulement que Bourvil joue dedans. Assis l'un à côté de l'autre, ils se rapprochent lentement, timidement mais naturellement et se touchent les lèvres. C'est le tout premier baiser de Mireille, qui n'est pas subjuguée par l'expérience. Elle se souvient seulement mesurer intérieurement les conséquences d'un tel événement. Ce baiser sans passion n'était en fait rien d'autre qu'un petit oui, naïf et à moitié inconscient, un timide acquiescement à la galante proposition de Jean-Claude. Ma vie est en train de basculer, se dit-elle, il est probable que je la fasse avec cet homme, qu'après tout elle ne connaissait pas. Elle avait bien pressenti avant la soirée que quelque chose allait bien pouvoir se passer mais n'avait pas réfléchi aux implications concrètes de cette intuition. Après tout, il ne lui déplaisait pas. Tous ses amis parisiens semblaient l'avoir en grande estime et il avait des qualités qui lui plaisaient. Et il fallait de toute façon se marier avant vingt-cinq ans. À trois ans de la limite du convenable, Mireille commençait à y penser, d'autant plus qu'elle voulait profondément avoir des enfants, chose impossible sans procréation, elle-même impossible sans mariage. Elle ne se sentait pas faite pour les coups de foudre, cette amitié avait bien pu se changer en amour et c'était tant mieux. Ce qui comptait pour elle, c'était le travail, avoir des enfants, et de pouvoir s'en occuper. Non, en réalité, Mireille souhaitait désespérément quitter Bordeaux, la mère Bouchaud et la vie

qu'elle y menait. Et elle voulait des enfants. Et il fallait qu'elle se marie. Ce baiser semblait résoudre tous ses problèmes à la fois et elle se sentait prête à s'engager, prête à en braver les risques, ce qui lui semblait moins effrayant et plus conciliant que de partir seule et s'installer en travailleuse indépendante. De toute façon, c'était trop tard, elle l'avait embrassé, à quoi bon revenir en arrière ? Elle avait son diplôme d'infirmière, elle se sentait prête pour fonder une famille, avec lui ou un autre. C'est ainsi que Mireille, à vingt-deux ans, se fiança à Jean-Claude Foltier.

À peine quelques jours après le baiser, Jean-Claude présenta Mireille à ses parents, qui semblaient accueillant et sympathiques. Tout alla très vite, les fiançailles allaient avoir lieu en Août 1963. Mireille était portée par le flot de son éducation, de son époque, de sa détresse, de ses espoirs. C'était comme un courant irrésistible en train de l'emmener au large, sans qu'elle ne se sente la force ni même l'envie de lutter contre. A quoi bon ? Ce n'est pas dans son caractère de s'opposer, Mireille a toujours préféré aller de l'avant ou se taire. Et puis on la conduisait de toute façon là elle voulait aller, là où elle devait aller.

Les fiançailles se déroulèrent à Mérignac presque sans accroc. Ce fut l'occasion pour Mireille de faire plus ample connaissance avec sa future belle-famille, représentée uniquement par ses beaux-parents, le reste des Foltier jugeant l'Aquitaine trop éloignée de la capitale pour s'y déplacer et étant déçu que Jean-Claude, le seul descendant de la famille, ne se soit pas plutôt trouvé une fille du coin. Mais sa tante, qui régnait sur la famille, estima qu'en tant que fille de médecin, Mireille était quand même

digne d'y rentrer. Ce fut aussi l'occasion pour Jean-Claude de rencontrer la famille de Mireille, c'est-à-dire Maïté fraîchement sortie de l'hôpital, quelques oncles et tantes – sauf les sœurs religieuses que leur statut interdisait d'assister à ce genre d'événements – et la mère Bouchaud, qui était finalement la seule personne l'ayant élevée encore présente dans sa vie, la seule personne qu'elle avait vu plus que sa mère et qui lui avait parlé plus que son père ; Alphonsine préféra s'abstenir, aux fiançailles comme au mariage. Contre toute attente, l'ancienne gouvernante ne fit pas d'histoire. Au contraire, elle aida Mireille à préparer la cérémonie et fut charmante avec les invités comme elle avait l'habitude de l'être avec ceux d'André. Jean-Claude resta fidèle à lui-même, gentil, courtois, discret, réservé. Ce fut plutôt sa mère qui fit tiquer Mireille. Elle se rendit compte qu'elle ne pourrait jamais nouer d'amitié avec elle, que rien ne les rapprochait. Mais cette dernière n'était pas non plus désagréable. Elle fondit seulement en larme pendant la journée, prétextant de se sentir seule et isolée de n'avoir aucun autre membre de sa famille présente à l'événement. Il faut dire que Jean-Claude avait toujours été très proche de sa mère, bien plus que Mireille ne pouvait alors l'imaginer. Un pressentiment était tout de même là, une voix intérieure que Mireille ne pouvait taire et qui disait : « Je suis en train de faire une connerie ». Mais cette voix était bien faible face à la marée qui emportait la jeune femme. Il était trop tard, le mariage était déjà programmé, deux mois plus tard, le 26 Octobre 1963. Il aurait fallu beaucoup de courage à ce stade pour assumer une marche-arrière, pour accepter de faire de la peine à son fiancé, pour recevoir les jugements de son entourage, pour subir à

nouveau la vie qu'elle voulait fuir, pour fermer la seule porte qui lui semblait ouverte ; il aurait fallu un courage que Mireille n'avait pas. Une amie à elle, la fille d'un autre prestigieux médecin, s'y était risquée peu avant, elle avait rompu ses fiançailles et cela avait fait un beau scandale dans tout Bordeaux ; Mireille ne voulait pas affronter cela. Elle n'osa même pas en parler à son directeur de conscience, par peur de le décevoir, ou peut-être de ce qu'il allait lui dire. Et puis, cette voix n'était qu'une petite voix parmi d'autres qui lui disaient de foncer, Mireille n'avait aucune expérience de choix de vie. La seule personne à qui elle aurait pu se confier en toute honnêteté, qui aurait pu l'aider à y voir clair, c'était sa sœur mais elle venait de sortir de l'hôpital, elle était encore trop fragile pour recevoir de tels aveux.

C'est à cette période – un peu avant les fiançailles – que commença une curieuse série d'apparition et qui ne fit qu'enfoncer le clou. Mireille reçut dans sa boîte-aux-lettres une lettre anonyme non oblitérée ; elle ne pouvait donc que provenir de son entourage. Ce n'étaient ni des menaces, ni une déclaration d'amour, comme on aurait pu s'y attendre. Il s'agissait simplement de mots gentils, des phrases bateaux comme : « Passe une bonne journée », « Je te souhaite d'être heureuse », parfois célébrant son mariage ou parlant de bébés, dans une écriture enfantine, qui semblait déformée pour ne pas être reconnue. C'était pour Mireille autrement plus inquiétant. Elle en reçut une autre du même style le lendemain, puis une autre le surlendemain et tous les jours ou presque pendant six mois jusqu'à son mariage. Mireille ne comprenait pas du tout qui pouvait bien faire une

chose pareille. Elle n'avait pourtant pas d'ennemi et était loin d'être une personnalité mondaine que l'on pourrait gagner à intimider d'une manière ou d'une autre. Évidemment la suspecte numéro un fut la mère Bouchaud. Mireille savait par une voisine que la Denise essayait simultanément de nuire à la réputation des deux sœurs, racontant à tout va que Mireille couchait déjà avec son futur mari et que Maïté faisait le trottoir. Elle était en outre la seule personne proche de Mireille capable de faire une chose pareille, la seule qui la connaissait assez bien pour savoir que la jeune femme allait se sentir intimidée et qui avait intérêt à lui pourrir la vie en espérant la faire déménager ; mais Mireille ne la prit jamais sur le fait. Qui que ce soit – Mireille ne le sut jamais – cela fonctionna très bien. Elle vécut très mal la réception quotidienne de ces lettres, comme un traumatisme. Elle n'arrivait pas à les ignorer. Elle était complètement sidérée, le geste lui paraissait si gros, si incompréhensible, si absurde qu'il l'angoissait au plus haut point. Elle qui rêvait d'un mariage somptueux, où elle inviterait tous ses amis pour se réjouir ensemble autour d'une grande fête, elle n'osa pas l'organiser. Perturbée par ce mystère – et par crainte que quelqu'un la confronte à son sentiment de « faire une connerie », craignant que quelque chose puisse arriver, que quelqu'un puisse annuler son départ, puisse saboter son évasion, elle préféra restreindre les invitations à un petit comité, quatorze personnes pour être précis, constitué de Maïté et son chevalier servant (choisi par Mireille parmi ses amis ; les filles n'étaient pas admises sans être accompagnées d'un homme), quelques amis (pas d'amies donc), de sa famille proche (sauf les tantes Yvonne et Madeleine, que le

statut de religieuse n'autorisait pas à assister au mariage), des parents de Jean-Claude (le reste de la belle-famille ne voulant toujours pas se déplacer), de sa couturière personnelle (avec qui Mireille s'entendait très bien) et de la mère Bouchaud avec sa famille. Bien que la soupçonnant d'envoyer les lettres anonymes et craignant un sabotage de sa part, Mireille se sentit obligée d'inviter son ancienne gouvernante. Elle craignait encore plus de la révoquer car il aurait paru étrange de l'extérieur qu'elle ne fût pas de la partie et elle aurait pu s'en servir comme d'une arme. Et puis, elle avait été charmante aux fiançailles comme elle pouvait finalement l'être parfois. Heureusement même qu'elle était là, elle fut d'une aide précieuse à Mireille, qui n'en reçut aucune de sa belle-famille. Elle aida la future-mariée à choisir le tissu, blanc, duquel serait fait sa robe sur-mesure par la couturière. Elle l'aida à préparer la cérémonie, à choisir le traiteur. Et elle ne fit pas non plus d'histoire au mariage, qui se déroula simplement et naturellement. Jean-Claude et ses parents arrivèrent la veille au soir, n'ayant aucunement participé aux préparatifs et ne s'en souciant guère. Mireille avait bien compris qu'elle ne pourrait pas espérer de soutien de ses beaux-parents et Jean-Claude ne se sentait pas réellement concerné par la cérémonie. Il n'était pas croyant mais fit tout de même tout ce que lui demanda Mireille. Il acheta de belles alliances, il alla confesser son athéisme au directeur de conscience de Mireille, il paya sa part des festivités mais il ne semblait pas ressentir le besoin de s'investir plus que nécessaire. Après tout, même s'il éprouvait de l'affection pour sa fiancée, il ne faisait que lui rendre service, l'intégrer dans sa vie paisible et heureuse. En tout cas, c'est ainsi que s'était amorcée

l'idée du mariage : aider Mireille à sortir la mère Bouchaud de sa vie, ce qui est, quand on y pense, une manière assez ironique du destin de boucler cette histoire : la mère Bouchaud avait précisément été engagée par André, quinze ans auparavant, à la suite de son simulacre enfantin de mariage.

La journée commença par la cérémonie civile, à la mairie. Les témoins, qui étaient pour Mireille sa sœur et son parrain – un ami intime de son père que Mireille voyait deux ou trois fois par an et qu'elle appréciait – signèrent le registre et le maire les félicita. Le couple enchaîna dans la matinée avec la cérémonie religieuse. La messe fut célébrée à l'église du coin, par le prêtre de la paroisse locale. L'onc Henri amena Mireille jusqu'à l'autel, dans sa robe blanche, le voile devant, confirmant sa virginité exemplaire. Vint le tour des vœux de mariage, qui furent encadrés par le directeur de conscience de Mireille. Il demanda donc à Jean-Claude s'il acceptait de prendre Mireille pour épouse, ce à quoi il répondit oui, un oui franc et net, qui semblait sincère. Le prêtre demanda ensuite à Mireille si elle acceptait de prendre Jean-Claude pour époux. Mireille entendait la voix, elle l'entendait de plus en plus fort depuis les fiançailles mais elle était aussi de plus en plus pressée d'en finir et de commencer sa nouvelle vie. Elle prononça la fameuse syllabe, timidement, comme un trait d'union, dans la continuité de ce qui avait été décidé depuis toujours, depuis ce baiser, elle dit oui à la fin de sa vie bordelaise. Le public applaudit et Mireille était mariée.

Mireille amena Jean-Claude au cours Saint-Seurin pour y déposer une gerbe dans la chapelle, comme le voulait la tradition

de l'institut. Le couple retrouva ensuite le reste des convives au restaurant pour déguster un bon repas de mariage. C'était une belle journée, avec un magnifique soleil d'automne et un air doux et vigoureux. Ils partirent en ballade, main dans la main, pour arriver à la tombe d'André et pour que Mireille puisse y déposer son bouquet de mariée. L'instant est fort et symbolique. Elle vient de poser, aux pieds de son père, la preuve qu'elle a été une bonne jeune fille et en même temps la preuve qu'elle n'en est plus une, qu'elle ne lui appartient plus. Ce mariage marque la fin de sa vie bordelaise, la fin de son existence de Donnadiou, civiquement, physiquement et spirituellement. Tout ce qu'André a essayé de transmettre à sa fille lui est en quelque sorte rendu par ce bouquet : aller à la messe, se confesser, ne pas manger de viande le vendredi, croire que la sainte vierge est vierge, tout cela n'a plus de sens pour Mireille, plus aucun. Elle avait sans le savoir développé sa propre foi, dans le fond en accord avec les dogmes de la religion chrétienne, mais pas avec ceux de l'Église bourgeoise. Pour elle, peu importe ce que les gens font, disent, paraissent, du moment qu'ils ont bon cœur. Le reste, elle s'en moque. Elle a fait ce que l'on attendait d'elle, maintenant elle est quitte. C'est ainsi que, ce jour là, Mireille a assisté à la dernière messe de sa vie, sa messe de mariage, sa messe de mariage avec J-C.

La nuit de nocé fut à l'image du mariage, plate, timide, camouflée. Mireille avait loué une chambre d'hôtel, sans révéler à personne où, de peur qu'on ne l'y laisse pas tranquille comme il pouvait être de coutume à l'époque. Elle y amena son mari, main dans la main, après le repas du soir, qui finit vers vingt-trois

heures. Elle était vierge, Jean-Claude probablement aussi ; ils n'en parlèrent jamais. Ils avaient tous les deux une vague idée de qu'ils devaient faire et arrivèrent dans la chambre angoissés. Mireille voyait la chose comme un devoir, un moment pénible à endurer. Elle s'allongea sur le lit et ne bougea pas, attendant que cela passe. Encore une fois, Jean-Claude fut fidèle à lui-même, gentil, doux, attentionné mais taiseux, renfermé et imperméable aux échanges intimes. Ce fut à l'image de sa vie de couple : sans douleur ni plaisir, sans partage ni complicité ; cela passa, calmement.

Deux jours après, le déménagement était prêt et les mariés aussi. Mireille avait eu si peur que quelque chose n'arrive, que quelque chose vienne perturber ou empêcher son mariage, synonyme de départ. Mais non, c'était fait, enfin ! Mireille partait pour déménager et vivre avec son mari. Enfin, elle quittait son existence bordelaise, enfin elle se débarrassait de la mère Bouchaud, enfin ces affreuses lettres allaient cesser – elle les brûla toutes et ne communiqua son adresse qu'à très peu de gens de peur qu'elles continuent – et surtout elle allait enfin pouvoir fonder une famille et être heureuse. Le camion partit en avance tandis que le couple monta dans la 2 CV de Mireille avec les beaux-parents à l'arrière. Ce retour à Paris fit office de voyage de noce, avec une petite escale à Poitiers, pour dire au revoir à la tante Madeleine et un petit crochet une fois à Paris pour récupérer la chienne de la mère de Jean-Claude. Il y avait aussi Caroline dans la voiture, la nouvelle mascotte de Mireille, une poupée qu'elle s'était achetée pendant ses études d'infirmière, se sentant un peu nostalgique du regretté Berly.

L'équipée atteignit enfin sa destination : la maison où vivait Jean-Claude et ses parents, et où allait dorénavant vivre

aussi Mireille. Il s'agissait d'un joli pavillon dans la rue de la Faïencerie, une charmante impasse d'une dizaine de maisons, à Bourg-la-Reine, une charmante ville en proche banlieue parisienne. La demeure appartenait au jeune marié, ayant été achetée en son nom par ses parents l'année passée pour qu'ils puissent y vivre ensemble jusqu'à leur mort et il ne serait pas venu à l'esprit de Jean-Claude d'aller vivre autrement ou ailleurs. L'idée de cette cohabitation ne dérangeait pas Mireille ; sa belle-mère ne lui était pas particulièrement sympathique et son mari, bien que lui étant totalement soumis, était adorable. Mais elle n'avait pour le moment pas le choix ; et elle avait connu bien pire.

Il s'avéra que Mireille était extrêmement fertile. Elle tomba enceinte immédiatement après – si ce n'est pendant – la nuit de nocce d'un petit garçon qui naquit exactement neuf mois jour pour jour (si l'année n'avait pas été bissextile) après le mariage. Le timing était parfait, mais cela n'empêcha bon nombre de ragots de circuler, questionnant le fait que le couple ait pu réussir du premier coup. Mireille avait décidé depuis longtemps de nommer son fils André, en hommage à son père. Il se trouvait que ce prénom convenait parfaitement à l'autre côté de la famille, sa belle-mère se nommant Andrée, son beau-père Maurice-André et étant également le deuxième prénom de Jean-Claude (sans parler des multiples André du reste de la famille). C'est ainsi qu'André, donc, naquit le 25 juillet 1964, après une grossesse impeccable, sans aucun vertige, ni fatigue, ni malaise, ni migraine, mais à la suite d'un accouchement très difficile. D'aussi loin qu'elle se souvienne, son corps a toujours été un peu faible ; le

jour J, elle avait à peine la force de marcher et dut se traîner seule dans le couloir menant à la salle d'accouchement, où l'attendaient les sages femmes, peu préoccupées par son état. Même avec leur aide, elle n'eut pas la force d'évacuer le bébé, qui n'était pourtant pas gros. Elle s'en sortit tant bien que mal mais cette épreuve fut traumatisante. Les techniques d'assistance à l'accouchement n'étaient pas vraiment au point, elle avait été déchirée, agrafée ; après coup, elle ne put même pas s'asseoir pendant plusieurs jours. Mireille avait l'impression d'avoir atteint ses limites, mais elle l'avait fait, enfin, son fils était né. Quelle joie ! Mais elle n'eut pas le temps de souffler ; à peine onze mois plus tard, elle tomba de nouveau enceinte sans s'être remise physiquement de l'accouchement, ce qui lui fit appréhender grandement celui à venir. Elle se sentait fatiguée, son bassin la faisait encore souffrir et elle devait s'occuper en même temps du nouveau né. Ce fut très dur ; elle pleura les trois premiers mois de grossesse, avant de se faire une raison. Après tout, elle était heureuse de porter à nouveau la vie en son sein, d'accueillir un nouvel enfant dans ce monde, dans sa famille même si, si elle avait pu choisir, elle aurait aimé avoir plus de temps pour se rétablir. Ce deuxième bébé arrivait un peu tôt pour son corps, elle regretta de ne pas avoir pris plus de précaution, elle ne pensait pas pouvoir retomber enceinte si vite. De nouveau, la grossesse se passa tranquillement mais l'accouchement fut comme elle le pressentait extrêmement délicat et douloureux. Mireille voulait à l'origine six enfants mais constatant sa difficulté à accoucher, elle décida de s'en tenir à deux. Elle qui avait toujours voulu avoir une descendance, elle avait bien fait passer le message à son corps : elle avait eu ses

deux enfants à peine plus de deux ans après le mariage et pendant les vingt-cinq ans de contraception qui suivirent – jusqu’à la ménopause, Mireille oublia de prendre la pilule une fois, pendant deux jours. Elle et Jean-Claude n’avaient des rapports sexuels qu’une à deux fois par mois mais cela suffit pour la faire tomber de nouveau enceinte. Hélas, elle sentait que son corps ne supporterait pas d’accoucher une troisième fois. Si elle avait tant souffert des précédents, c’est qu’elle portait les prémises d’une maladie rare et incurable, la myasthénie, qui s’était déclenchée entre temps. Les médecins étaient également de cet avis, l’accouchement aurait été dangereux pour tout le monde. Le serment qu’elle s’était faite dans son enfance, cette envie si profonde de porter la vie avait comme amené son corps à tout faire pour lui permettre de le respecter, à donner la priorité à sa capacité d’enfanter au détriment de son propre fonctionnement. Mireille décida, à contrecœur, d’avorter. L’opération eut lieu à trois mois de grossesse, en 1977, un 16 mai, qui reste encore aujourd’hui un jour de deuil pour elle, le jour où le petit garçon qu’elle portait dans son ventre ne put voir le jour par la faute de son destin.

Mireille venait donc d’accoucher de son deuxième enfant, une jeune fille, Sylvie. Cette fois-ci le choix du prénom n’avait pas d’autre raison qu’un goût de sonorité. Mireille hésitait avec « Isabelle » et Jean-Claude trancha. Comme tous les jeunes parents, le couple dut faire face aux exigeantes responsabilités d’avoir des enfants en bas-âge et il fit de son mieux pour qu’ils ne manquent de rien. Pendant ses grossesses, Mireille avait tout préparé, acheté tout ce qu’il fallait, écouté tous les conseils qu’elle

trouvait et maintenant que ses enfants étaient là, elle se dévouait toute entière à eux comme elle avait toujours voulu le faire. Jean-Claude se concentrait sur son travail de peintre en lettre dans lequel il s'illustrait. Beaucoup de clients de l'entreprise qui l'employait ne voulaient n'être servi que par lui. Cependant, l'atelier était situé à une bonne heure de route de la maison ; Jean-Claude partait tôt le matin pour rentrer tard le soir. Un jour, en prenant André dans ses bras, il fut frappé par le regard curieux de l'enfant, qui ne semblait pas reconnaître son père. Déconcerté, il décida de se mettre à son compte pour pouvoir passer plus de temps avec ses enfants et par la même occasion aller à la pêche quand il le souhaitait. Il s'installa dans la cave, puis dans le garage et son affaire marcha très bien. Il peignait toute sortes de choses : des décors de voiture, des publicités sur toile de calicot, des vitrines de magasin, des panneaux de circulation et ainsi de suite, toujours avec application, minutie et bon goût. La famille ne manqua jamais de rien matériellement mais Mireille se sentait délaissée, à devoir s'occuper seule des enfants toute la journée. C'est ce qu'elle avait toujours souhaité mais maintenant elle le vivait... Ce n'était pas réellement problématique en soi, elle aimait profondément ses enfants et était ravie de pouvoir leur donner ce qu'elle n'avait pas eu, elle aurait simplement voulu faire un peu autre chose. Mais elle ne pouvait pas engager de nourrice à cause des beaux-parents, disponibles pour aider. Peu après la première naissance, Andrée, la belle-mère, avait pressé Mireille de retourner travailler, afin qu'elle puisse s'occuper de son enfant. Si Mireille l'avait eu, c'était précisément pour s'en occuper elle-même mais l'idée de travailler en même temps ne lui

déplaisait pas. Elle commença à faire des remplacements dans un centre médical du quartier qui venait d'ouvrir mais elle se rendit bien vite compte que non seulement sa belle-mère ne faisait rien du travail dans lequel elle s'engageait – Mireille devait s'occuper de tout en rentrant du travail – mais en plus sa proposition était loin d'être pure et désintéressée. La mamie, comme on la surnommait dans la maisonnée, voulait s'accaparer l'enfant qui lui rappelait le sien. Mireille la surprit à plusieurs reprises l'appeler Jean-Claude. La sœur d'Andrée également, qui gouvernait la famille et n'avait pas pu avoir d'enfant, se serait bien servie. Mireille le percevait très clairement et ne comptait pas se laisser faire. Elle arrêta de travailler pour se consacrer à André et à la grossesse de Sylvie et, par la suite, elle dut rester vigilante et recadrer la grand-mère dès qu'elle allait trop loin. Encore une fois, Mireille se retrouvait en terrain hostile sans aucun soutien à devoir se défendre seule. Comme tous les hommes que Mireille a côtoyés dans sa vie, il n'avait pas ce sens qui permet de percevoir les choses et les émotions finement et qui semble finalement être un privilège féminin. Il ne comprenait rien des subtiles interactions entre Mireille, sa mère et ses enfants et ne s'en souciait guère. C'était un homme simple, faible, qui aimait être tranquille, à peindre dans son atelier ou à pêcher, seul ou avec ses copains. Il avait été toute sa vie sous la coupe de sa mère avec qui, comme lui disait Mireille, il n'avait pas coupé le cordon ombilical. C'était en outre le seul descendant de toute la famille Foltier et avait toujours été cajolé de toute part. Sa mère était pour lui la « reine du monde » et il n'aurait jamais envisagé remettre en cause quoique ce soit venant d'elle. Par exemple, Andrée avait décrété depuis sa

naissance qu'il avait un foie sensible qu'elle seule savait soigner. Quand, après avoir inhalé trop de peinture dans son travail, il avait des vertiges ou vomissait, elle faisait le diagnostique du foie malade – toujours le même – et lui donnait son médicament comme à un petit garçon. Cela agaçait Mireille, infirmière de métier, si bien qu'un jour elle fit faire un examen complet du foie de son mari, qui se révéla être en parfaite condition – après tout peut-être grâce aux soins intensifs qu'il recevait depuis sa naissance ; les analystes, au courant de l'histoire, étaient hilares en tirant leur conclusion. Mireille, triomphante, montra les résultats à sa belle-mère qui, au lieu de se réjouir, quitta la pièce en fureur. Mais cela ne changea pas grand-chose, elle n'arrêta pas de soigner son fils et il continua de se laisser faire. Un jour, la famille devait partir en Guadeloupe pour les vacances. Andrée avait décidé que Jean-Claude avait peur en avion et lui répéta tellement, insistant à chaque fois pour rassurer son petit garçon presque quadragénaire, qu'il fit une crise d'angoisse trois jours avant le départ, si bien que Mireille dut reporter le voyage. Elle avait beau lui dire qu'il n'avait pas à avoir peur, qu'il partirait de toute façon quand ce serait son heure, que ce soit dans un crash d'avion ou renversé par une voiture en allant chercher le pain, tout cela revenait au même. Mais son discours n'atteignait pas son mari, qui ne partageait pas sa foi. Andrée avait un véritable pouvoir sur son fils, elle s'en servait pour le garder pour elle, sous son emprise, et ne lâchait aucun lesté pour sa belle-fille, que Jean-Claude appelait parfois « maman » en pensant à sa mère. Mireille se sentait alors accessoire dans son foyer, comme une figurante, une nourrice dont il partageait la couche. Il manquait quelque chose dans cette

vie de couple, il manquait tout, l'amour, la complicité, le partage. « À quoi je sers, moi ? À être dans le lit, c'est tout ?! Tu descends regarder la télé avec tes parents et moi je m'occupe seule de mes deux gosses. Tu mets les pieds dans le canapé et tu attends que ça se passe ! C'est pas ça une vie de couple ! » lui criait-elle, hors d'elle. À chaque fois, Jean-Claude écoutait, impassible, et ne répondait pas, ne s'énervait pas, ne réagissait pas, ne changeait pas ; il se taisait, fidèle à lui-même, il ne savait pas parler, il ne savait pas ressentir et ne semblait pas intéressé d'apprendre. Après tout, il avait rempli sa part du contrat, il avait sauvé cette jeune femme, il l'avait extirpée de son existence malheureuse et introduite dans son environnement paisible où lui se sentait heureux, où il ne concevait pas que l'on puisse ne pas l'être. Tant qu'il avait sa mère près de lui, tant qu'il pouvait aller prendre « son goûter » chez elle tous les jours à quatre heures et qu'elle lui donnait son médicament, tout allait bien. Il ne semblait pas concerné par les problèmes de Mireille, il ne semblait pas avoir d'empathie à son égard. Il ne sembla pas ému à son avortement, il ne jugea pas nécessaire de la soutenir, de l'aider à partager sa souffrance. Il était gentil et réservé, loyal à ses engagements ; c'était tout, il ne savait pas être autre chose pour elle.

Jean-Claude était tout de même un bon père de famille aux yeux de sa femme. Mis à part son soin vestimentaire, il resta fidèle à ce qu'il lui avait montré avant les fiançailles. Il était en outre sérieux, mesuré et savait se rendre disponible pour ses enfants. Mais ce n'était pas un mari comme Mireille l'aurait souhaité. Il lui faisait régulièrement des cadeaux, des bijoux essentiellement, mais ne savait pas témoigner d'affection

autrement. Mireille n'eut de sa vie aucun plaisir sexuel. Elle ne se masturba jamais, le tabou lié à son éducation étant trop profondément ancré en elle, et jamais rien de ce qu'elle vécut ne lui donna envie d'essayer. Jean-Claude n'était pas non plus très porté sur le sexe et les femmes – il avait sa mère – mais demandait une relation sexuelle une ou deux fois par mois. Mireille acceptait, c'était une obligation de son rôle d'épouse dont elle se serait bien passée. Si Jean-Claude lui avait annoncé un jour vouloir arrêter, elle aurait probablement ressenti la joie la plus intense de sa vie de couple. Mais Mireille ne pensa jamais refuser, s'abstenir, essayer autre chose, prendre un amant ou quoique ce soit d'autre. Elle n'attendait rien d'autre qu'une descendance de sa vie sexuelle et cette dernière ne lui offrit rien de plus en retour.

Le principal réconfort de sa vie venait de ses enfants dont elle avait payé si cher la mise au monde. S'en occuper était plus délicat qu'elle ne le pensait mais elle faisait de son mieux. André avait un caractère difficile, tenace et exigeant. Il se roulait par terre et pleurait au moindre désaccord. Quand il tombait malade, il devenait comme « monsieur le Prince » et savait profiter au maximum de sa maman-infirmière. Il fallait se plier à toutes ses exigences, le bichonner, lui lire des histoires. Si Mireille avait le malheur d'aller boire un verre d'eau, il la rappelait de suite en pleurant. Sylvie, quant à elle, était beaucoup moins dure de caractère. Mireille la trouvait charmante mais elle avait un goût inné et prononcé pour les bêtises. Certaines sans gravité, comme par exemple un jour où Sylvie s'empara d'un joli plat décoré à la main que sa mère tenait de son mariage. Elle le tenait au-dessus la tête, sans trop réaliser ce qu'elle faisait, et le fracassa sur le sol dès

qu'elle remarqua qu'on essayait de s'approcher discrètement sur la pointe des pieds pour le lui reprendre des mains. Loin de se fâcher, Mireille préféra rire de la mauvaise fortune de son plat et de la réaction polissonne et naïve de sa fille. Cependant, dès qu'elle grandit un peu, elle adopta une curieuse manie, qui consistait à faire des bêtises dangereuses comme si elle voulait inconsciemment provoquer un accident : elle ouvrait tous les boutons de la cuisinière à gaz et s'en allait, elle s'entortillait le cou dans les cordons des rideaux, elle se glissait entre les rambardes des fenêtres, et ainsi de suite. Elle alla une fois jusqu'à mettre un balai en paille dans le feu de la cheminée. Heureusement, Mireille fut alertée à temps par André, qui vint la chercher en criant : « Hyl'ie, pffff, pffff ». Elle s'affolait à chaque fois du danger dans lequel se mettait sa fille, et la grondait en essayant sans succès de lui faire comprendre la notion de danger. Mais Mireille tint bon, elle était heureuse d'être mère et ne s'en sortait pas trop mal : ses enfants grandissaient tranquillement, allaient à l'école, mangeaient à leur faim, recevaient de l'affection et de la considération. Elle les gâtait autant qu'elle pouvait, incapable de leur refuser quoique ce soit qui lui avait été refusé à elle dans son enfance. Si André ou Sylvie avaient besoin de câlins, elle lâchait immédiatement ce qu'elle faisait pour leur en donner. Surtout, elle adorait jouer avec eux et ne leur refusait jamais une partie. Elle était consciente néanmoins de ses pulsions maternelles et essayait de les modérer, pour trouver un juste équilibre, pour les aimer sans trop les gâter.

Comme tous les enfants, André et Sylvie gagnèrent progressivement en maturité et en autonomie ; ils étaient assez grands pour ne plus avoir besoin de leur mère en permanence et n'étaient plus assez petits pour qu'Andrée ne puisse se les accaparer. Mireille songea alors à reprendre une activité professionnelle. Elle n'avait pas envie de passer sa vie à rester à la maison et il lui sembla naturel de reprendre son métier d'infirmière, qu'elle avait aimé et qui lui manquait. Elle commença à chercher un poste, à renouer avec ses anciens contacts. Mireille, qui avait plus ou moins choisi le même métier que sa mère, s'appropriait à délaissier – légèrement – ses enfants, à penser à sa vie et à son avenir, un peu comme Yolande avait fait, elle. Même si cette décision semblait appropriée dans la situation, c'était ce qu'elle s'était promise de ne jamais faire. Ironie du sort ou hasard de l'existence, le destin s'interposa et elle fut contrainte de renoncer à son projet. Si l'enfance des deux sœurs avait affecté l'esprit de Maïté, elle semblait avoir eu raison du corps de Mireille. La myasthénie, dont elle portait les germes depuis longtemps, se déclencha réellement à ce moment, l'empêchant d'exercer quelque profession que ce soit. Cette maladie auto-

immune enraye la récupération de tous les muscles du corps, y compris et surtout ceux liés aux fonctions vitales, et peut dans ses formes les plus sévères aller jusqu'à priver de la force de respirer. Celle de Mireille restait plutôt « légère » mais la rendit inapte à tout effort physique, ainsi que fragile et vulnérable à tous les niveaux. Avec le recul, Mireille réalise que cette faiblesse musculaire avait toujours été présente chez elle, aussi loin qu'elle s'en souvienne, en particulier lors de ses accouchements. Mais la maladie se déclencha officiellement le jour de l'investiture du président Valéry Giscard d'Estaing, le 27 mai 1974. Elle et sa famille regardaient la retransmission à la télévision quand Mireille commença à voir le président en double. Elle crut d'abord à un problème technique mais s'enquérant auprès des autres, elle se rendit compte que c'était sa vision qui dysfonctionnait. Elle alla voir une ophtalmologue qui confirma la présence d'une complication inquiétante et qui l'envoya voir une jeune neurologue qui, sentant une pathologie hors de sa compétence, l'orienta à son tour vers un spécialiste à l'hôpital de la Salpêtrière. Mireille se mettait à voir double et ses paupières tombaient sans qu'elle ne puisse les retenir. Après plusieurs jours d'exams poussés, la myasthénie, très peu connue à l'époque, fut diagnostiquée. Il n'y avait aucun traitement efficace connu, ni aucun espoir de guérir mais le médecin lui prescrivit tout de même une opération du thymus et lui donna des comprimés à prendre toutes les trois heures pour aider les muscles à récupérer. Comme annoncé, cela n'eut que peu voire aucun effet et la situation s'empira. Elle commença à se sentir très fatiguée, à avoir une tension dangereusement faible, à respirer avec difficulté, à

s'évanouir en marchant. Elle se mettait à avaler tout de travers, n'ayant plus la force de déglutir, quand sa mâchoire ne se bloquait pas en mastiquant. Ses bras et ses jambes étaient faibles, elle ne pouvait quasiment plus marcher et conduire n'était même plus envisageable. Mais ce qui inquiétait Mireille par dessus tout, c'était de savoir si la maladie était héréditaire. Elle demandait à tous les médecins qu'elle croisait ce qu'ils en pensaient ; plusieurs fois, pour être sûre. Ils étaient formels et unanimes : ses enfants ne risquaient rien. Ce fut un immense soulagement pour Mireille, qui ne souhaitait à personne de vivre ne serait-ce qu'une infime portion de ses souffrances et qui ne se serait jamais pardonnée d'avoir involontairement condamné ses enfants à les subir de plein fouet. Mais la situation n'en restait pas moins invivable pour elle. En plein désespoir, elle décida d'essayer d'aller voir le docteur Solomidès, basé à Sceaux, non loin de Bourg-la-Reine, que lui avait conseillé Andrée et qui avait guéri Jean-Claude de la tuberculose quinze ans plus tôt. Il la reçut personnellement dans son bureau et lui prescrivit un traitement à base de peroxydases avec lequel il soignait de nombreuses maladies incurables pour la médecine officielle, comme la sclérose en plaque et le cancer. Ce traitement devait être administré plusieurs fois par semaine par lavement, c'est-à-dire en introduisant une ampoule à médicament dans le rectum, mais elle n'arrivait pas à la maintenir suffisamment longtemps en place. Le docteur décida de passer à une administration par perfusion, ce qui obligeait sa patiente à se rendre au laboratoire régulièrement. C'était contraignant, mais Mireille s'exécutait de bon cœur : le traitement restait moins cher et moins lourd que les précédents et surtout était infiniment plus

efficace. Elle était guérie, elle avait retrouvé sa forme, les symptômes de la maladie avaient été neutralisés dès les premières ampoules. Mireille fut infiniment reconnaissante à cet homme à qui elle devait maintenant tout, et sur lequel elle voulut en savoir plus. D'origine chypriote, ayant obtenu la nationalité française par faits de résistance, titulaire d'un doctorat de médecine, il s'illustra dans la lutte contre la tuberculose et en guérissant notamment son propre père d'un cancer jugé désespéré. La conclusion de certaines de ses recherches remettant en cause l'utilité de la vaccination, il ne faisait pas l'unanimité et avait été renvoyé de l'institut Pasteur. Il monta un laboratoire, continua ses recherches et, n'étant pas inscrit au Conseil de l'ordre des médecins, prescrivit ses découvertes en collaborant avec des médecins en accord avec sa pratique, tout en subissant constamment des procès pour exercice illégal de la médecine. Harcelé par les autorités médicales et par les malades que lui seul réussissait à guérir, il mourut d'épuisement en mai 1979 à soixante-huit ans. Son laboratoire fut immédiatement démantelé, Mireille et les autres patients n'eurent plus accès à leurs traitements miraculeux ; elle dut revenir à son quotidien de faiblesse et d'impuissance dont elle avait cru pouvoir s'échapper. Les médecins de l'hôpital, qui n'avait pas cessé de la suivre, lui prescrivirent de nouveau leurs médicaments et elle recommença à les prendre, constatant de nouveau avec amertume et mélancolie leur inefficacité.

En attendant de trouver mieux, Mireille eut la force d'accepter son destin – elle ne pouvait de toute façon rien y faire – et résolut de ne pas se laisser abattre. Elle faisait des exercices, essayait de ne pas rechigner dans les efforts démesurés qu'il lui

fallait maintenant fournir au moindre mouvement. Un jour, elle eut un rendez-vous matinal chez le dentiste, de l'autre côté de la nationale, à deux minutes à pied de la maison, et décida de s'y rendre seule. Les médicaments officiels faisaient tout de même un peu effet et elle sentit qu'ils n'avaient pas encore eu le temps d'agir. Elle arriva tant bien que mal au centre de soin et commença à monter les escaliers, jusqu'au cabinet du dentiste, au premier étage. Elle progressait lentement, chancelante, se tenant à la rambarde. Elle se sentait défaillir mais était résolu à tout donner, à aller jusqu'au bout par ses propres forces. Mais, à trois marches de son objectif, Mireille tomba dans les pommes et dévala l'escalier. Quand elle reprit connaissance, elle était dans un lit d'hôpital, la tête couverte de bandages. Face à elle, une jeune médecin suspicieuse lui demanda sèchement ce qu'elle avait fait pour tomber de la sorte. « Je n'ai rien fait, Madame, j'ai simplement une myasthénie », répondit Mireille avec autorité en rappelant que ce n'était pas des manières de s'adresser aux malades de la sorte sans se poser de questions. Elle rentra finalement chez elle après avoir reçu les soins nécessaires, presque trois heures plus tard et retrouva Jean-Claude, qui ne s'était pas inquiété le moins du monde de l'anormale longueur de ce rendez-vous dentaire. Cela fut un choc pour Mireille, profondément outrée, elle qui, dans la même situation, se serait inquiétée même pour sa belle-mère, même pour son pire ennemi. Jean-Claude n'avait que cent mètres à peine à parcourir pour savoir ce qui arrivait à sa femme, mais il ne lui était pas venu à l'esprit de les franchir, même en connaissant sa maladie. Pour une

fois, Mireille sentit son mari penaud sous ses remontrances mais comme d'habitude, il ne sut quoi dire.

Cinq ans plus tard, en 1984, Mireille reçut un nouveau traitement à base de cortisone qui par miracle se trouva être relativement efficace et elle put retrouver un minimum d'indépendance ; son fils lui réapprit même à conduire. Mais avant cela, ce fut un véritable enfer pour Mireille, une souffrance quotidienne et solitaire, cinq longues années de faiblesse et d'impuissance. Elle se souvient encore pleurer devant les patates qu'elle n'arrivait plus à éplucher. Avec cette maladie, ce n'étaient pas que ses ambitions d'infirmières qui disparaissaient, c'était tout espoir d'indépendance qui volait en éclat. Parce que les enfants avaient grandi, Mireille s'était un peu relâchée, elle avait commencé à penser à elle, à la misère de sa vie de couple, de sa vie tout court. Elle avait pensé peut-être pouvoir travailler, divorcer pourquoi pas et vivre un peu autrement, un peu plus libre, un peu moins isolée. Mais non, elle était bloquée chez les Foltier, pour toujours. Dans des moments de désespoir, elle envisagea partir avec ses enfants malgré tout, mais elle n'avait nulle part où aller, aucun moyen d'assumer sa décision. Elle et Maité avaient vendu la maison de Mérignac et Mireille avait réinvesti l'argent dans l'agrandissement de sa demeure familiale, qui appartenait à Jean-Claude, et, par inexpérience, elle n'avait pas pensé à garder de preuve de la dépense ; elle n'avait rien et ne pouvait pas travailler. Alors elle resta ; et Jean-Claude ne la laissa pas tomber. Elle savait qu'elle ne pouvait pas compter sur le soutien de sa belle-famille mais elle fut obligée de demander. Andrée l'aida au

début à faire les courses et se mit à préparer le repas pour tout le monde – ce qui lui permit d’avoir une excuse à ce moment-là pour ne pas s’occuper de sa mère à elle et laisser sa sœur le faire – pendant que Mireille s’occupait de ses enfants, puis rapidement elle se lassa et ignora la malade. Elle acceptait seulement d’emmener les enfants tous les jours en promenade, ce qui était finalement plus un service que Mireille lui rendait à elle et une tâche qu’elle aurait infiniment préféré pouvoir confier à quelqu’un d’autre. Jean-Claude amenait les enfants à l’école le matin mais restait occupé par son travail et, fidèle à lui-même, imperméable aux états d’âme de sa femme ; il ne la laissa pas tomber, mais ne la soulagea pas non plus. Heureusement, Monique était là.

Monique était arrivée dans la rue de la Faïencerie, quelques temps auparavant, en 1972, avec Alain, son mari, et Xavier, son fils, qui avait un an de moins qu'André. Comme elle travaillait comme hôtesse d'accueil, elle cherchait une nourrice pour s'occuper de son fils et ayant appris que Mireille avait des enfants du même âge que le sien, elle alla demander si à tout hasard elles pouvaient s'arranger. Ce fut le début d'une grande amitié entre les deux femmes. Mireille fut évidemment ravie de s'occuper de Xavier, qui devint comme un frère pour André et Sylvie, et accueillait avec tout autant de chaleur sa mère, avec qui elle bavardait, riait, jouait. Cela rappelait un peu à Mireille son enfance libre et insouciantes ; elles faisaient des « bêtises » ensemble, elle faisaient les clowns, elles criaient, elles chantaient. Monique mettait un foulard sur la tête, faisait tourner sa canne en imitant les vamps, une série de sketches qui passait à la télé, et son amie explosait de rire. Cette relation sauva Mireille, lui donna la joie, le partage, le soutien dont elle manquait. Les deux femmes se disaient tout, ou presque. Mireille ne parla pas de son passé, elle n'était pas prête, elle ne pensait d'ailleurs pas en parler un jour. Mais elle partagea ses doutes et angoisses sur son couple, sur sa

vie. Chacune faisait ce qu'elle pouvait pour aider l'autre. L'harmonie de la relation rejaillit sur la rue, sur le voisinage, qui se solidarisa autour de Mireille et Monique. Tout le monde savait qu'il était le bienvenu chez l'une ou chez l'autre, pour recevoir de l'aide, du soutien ou simplement bavarder. La mère Foltier en devenait jalouse, elle ne comprenait pas pourquoi Mireille recevait tant de visites et elle non, pourquoi sa belle-fille recevait tant de chaleur humaine alors qu'elle était à peine capable de s'occuper d'elle-même. Mais Mireille aurait pu avoir toute la patience et l'éloquence du monde, elle n'aurait pas pu lui expliquer. Andrée était profondément égoïste, rien qui ne l'affectait directement ne la touchait, elle ne pouvait penser autrement qu'à elle avant les autres. Quand son mari mourut, en 1982, à peine avait-il rendu son dernier souffle qu'Andrée s'exclama : « Je préfère que ce soit lui que moi ». Peut-être était-ce le témoignage d'une sympathie noble et désintéressée pour une âme enfin libérée des souffrances de l'existence... Mireille en doutait très fortement. Cette remarque, comme le reste de ses attitudes et façons d'agir, la heurtait par son égoïsme. Cette femme, avec son égoïsme, détruisait sa vie de couple, détruisait sa vie à elle et celle de son fils malgré son consentement. Plus exactement, elle les maintenait dans une sorte de léthargie contrôlée, les empêchant de grandir, de s'épanouir, de s'exprimer. C'était comme si elle avait injecté un sérum inhibant dans le cœur de Jean-Claude depuis sa naissance et Mireille pleurait sur le résultat, elle enrageait qu'il n'ait ni la force ni la volonté de le recracher. Mais Mireille était impuissante, rien qu'elle ne puisse dire ni faire ne pouvait y changer quoique ce soit ; sa belle-mère, qui avait pleuré le jour des fiançailles, n'avait

jamais cessé de couvrir son fils. Mireille dut endurer sa présence ou plutôt l'absence de son mari, jusqu'à ce qu'elle ne meurt en 1996, soit trente-trois ans après leur mariage, où elle put enfin se sentir chez elle. Mireille s'attendait à ce que Jean-Claude s'effondre de chagrin, se sente abattu par la perte de cet être avec qui il semblait si proche et ne s'en remette jamais. Mais absolument pas, Jean-Claude fut triste, pleura un jour ou deux mais ne sembla pas vraiment affecté par la mort de sa mère. Au contraire, du jour au lendemain, il se mit à penser à lui, à partager des choses avec sa femme, à se sentir proche d'elle. Sous son impulsion, ils rénoverent ensemble la maison, pour la décompartmenter, effacer les traces de leur cohabitation, qu'elle devienne enfin leur foyer, qu'ils s'y sentent pleinement chez eux. Tout se passa à merveille. Mireille sentit que Jean-Claude se reposait enfin sur elle, lui faisait confiance. Ils se mirent à discuter comme ils n'avaient jamais fait avant et une complicité put enfin commencer à se développer dans leur couple. Cela fut léger, Jean-Claude restait lui-même et il était bien trop tard pour que l'amour puisse encore donner l'illusion de naître mais le charme de la mère Foltier était comme rompu.

En 1974, quand la maladie de Mireille se déclara, à trente-quatre ans, Monique ne défila pas. Au contraire, elle redoubla de visites et d'attention, venant presque tous les jours, le matin quand elle travaillait l'après-midi, l'après-midi quand elle travaillait le matin. Elle aidait Mireille dans tous les petits gestes du quotidien qu'elle avait maintenant besoin d'aide pour accomplir : faire les courses, éplucher les patates, se laver les cheveux, etc... Monique

avait un cœur en or, Mireille en faisait plus que jamais l'expérience et toute la rue de la Faïencerie en profitait. Il se créa dans cette petite impasse un vrai esprit de quartier, d'entraide et de collaboration, dont Mireille et Monique étaient les porte-drapeaux. Mais Monique avait aussi ses problèmes à elle et quitta la rue de la Faïencerie en 1992. Ce fut un deuil pour toute la rue et un véritable choc pour Mireille, qui perdit comme une moitié d'elle-même – l'autre étant Maïté ; elle refit une sévère crise de myasthénie juste après et dut drastiquement augmenter ses prises de cortisone. Monique était partie du jour au lendemain, laissant tout derrière elle, son mari, son travail, sa maison, sa rue, pour aller vivre en Belgique avec un homme qu'elle venait de rencontrer. Elle prévint seulement une semaine avant le départ son amie, qui fut blessée d'avoir été laissée de côté dans une telle décision. Il est vrai que Mireille aurait désapprouvé : elle estimait Alain, le mari, qui avait des qualités, mais elle savait aussi l'enfer qu'il lui faisait subir, abusant de l'autorité qu'il avait sur elle, elle qui était pourtant toujours la première à monter râler dans le bureau de ses patrons quand quelque chose n'allait pas. Monique avait besoin d'air et elle le prit subitement par la fuite, une fuite que son amie n'avait jamais pu se permettre et qui eut en somme la vertu de forcer son mari à se remettre en question. Elle resta quatre années en Belgique, avec des hauts et des bas. Elle rencontra beaucoup de gens charmants avec qui elle est toujours en contact, Mireille alla lui rendre visite plusieurs fois mais Monique apprit et découvrit des choses moins charmantes sur son compagnon qui lui firent abandonner la romance. Elle rentra en France, bredouille, sans toit, sans travail, sans argent, sans soutien.

Comme toujours dans ces situations, elle put faire le tri dans ses relations, la plupart ayant subitement tourné le dos à sa détresse. Mireille pensait et pense toujours que son amie fit ce jour-là une « belle connerie » mais elle ne se défila pas non plus. Elle lui offrit de rester chez elle le temps qu'il lui faudrait pour rebondir, ce qui ne dérangerait aucunement Jean-Claude, heureux de pouvoir rendre service à une amie de sa femme. Monique resta ainsi deux ans chez les Foltier, le temps de trouver un travail et finit par acheter un petit appartement à Levallois, que Jean-Claude aida à rénover. Et puis elle quitta la région parisienne et s'installa en Vendée. Malgré la distance, l'amitié continua à battre son plein, au téléphone, en vacances, chez l'une ou chez l'autre.

Un jour, Monique débarqua chez son amie pour son anniversaire avec Michel, son nouveau compagnon, et lui dit de faire ses bagages car ils partaient tous ensemble, immédiatement, pour le week-end. Les valises de Mireille étaient déjà prêtes, elle avait tout de même été prévenue qu'il y avait un voyage d'organisé mais elle n'avait aucune idée d'où... Sans rien lui dire, Monique la conduisit à travers la France, jusque dans le Val-de-Loire, jusque dans le Cher, dans une petite commune de la région qui s'appelait Chezal-Benoît... Ce n'était pas une coïncidence ; si Mireille n'envisageait pas de raconter sa vie à quiconque comme d'une chose ouverte et cohérente, cela lui arrivait d'évoquer certains souvenirs tombant à propos dans la conversation ; il lui était arrivé de parler de Solange à son amie, qui l'avait emmenée jusqu'ici précisément pour tâcher de retrouver sa trace. Heureusement, tout le monde se connaît dans les petits villages et en discutant avec quelques gens du coin, elles tombèrent sur une

ancienne voisine, qui leur indiqua l'adresse de sa maison de vacances. Avec un peu de chance, elle y serait. Solange n'était pas restée toute sa vie dans le Berry et avait elle aussi fait sa vie à Paris, mais avait gardé une maison familiale dans le coin et y passait de temps en temps. Après quelques kilomètres de nationale, l'équipée trouva la maison. Les volets étaient ouverts, ils étaient là. Quelle chance ! Mireille ne croyait pas si bien dire, il se trouvait que Solange et son mari venaient de rentrer la veille de Guadeloupe et étaient arrivés le matin même dans la demeure ! Mireille sonna, tout excitée, et expliqua au mari de son amie d'enfance qui elle était. Solange était en train de cueillir des pommes dans le jardin. « Vous devez bien vous demander qui je suis, lui dit Mireille, souvenez-vous des années quarante-sept, quarante-huit ». Solange était dubitative, elle ne faisait pas le lien. L'hôpital psychiatrique de Chezal-Benoit ? Rien. Les médecins de l'hôpital ? Toujours rien. Et le docteur Donnadiou ? À ces mots, le visage de Solange s'illumina : « C'est pas possible ! ». Les deux amies, qui ne s'étaient connues enfants à peine qu'un an, après presque soixante ans de séparation, ne s'étaient jamais oubliées ! Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Cela fait maintenant dix-huit ans que Mireille et Solange se sont retrouvées et elles se téléphonent encore toute les semaines pour prendre des nouvelles. Quel cadeau venait de lui faire Monique, avec la complicité du destin ! Quelle chance d'avoir croisé sa route, de pouvoir cheminer dans la vie à ses côtés, Mireille en est infiniment reconnaissante au ciel. Il ne manquait plus aux deux amies qu'un lien de sang pour faire réellement partie de la même famille, ce

que le destin se chargea d'accomplir comme il put, non sans ironie.

Après son mariage, Mireille avait immédiatement quitté Bordeaux, laissant sa sœur et la famille Bouchaud ensemble dans la maison que leur avait léguée leur père. Si Mireille a un caractère plutôt conciliant et a tendance à plutôt éviter les affrontements, Maïté, elle, n'hésite pas à entrer dans le lard. Maïté était prévenue, elle savait à quoi s'en tenir mais étant en outre encore fébrile psychologiquement, la cohabitation devint vite infernale. Elle écrivait tous les jours à sa sœur pour lui faire part des dernières crasses que lui faisaient subir la Denise. Les deux se disputaient tous les jours, claquaient des portes, jetaient des assiettes. Ce n'était plus tenable. À bout de nerf, Maïté trouva la force de virer les Bouchaud en leur offrant de les loger à ses frais en lointaine banlieue, continuant ainsi à respecter les dernières volontés de son père. Cela ne les arrangeait évidemment pas mais pour la première fois, la mère Bouchaud céda et se replia. Mais plutôt que d'accepter, les Bouchaud vendirent leur maison de vacances dans le Berry pour acheter un autre pavillon proche de l'hôpital où travaillait encore le mari. Maïté avait réussi, les filles étaient enfin libérées ! Mais Mireille ne coupa pas les ponts avec son ancienne gouvernante. Elle avait continué à la voir quand elle rendait visite à Maïté, le temps que cette dernière réussisse à la mettre dehors. Ces entrevues étaient cordiales, hypocrite ; il n'y avait plus rien à confronter, Mireille étant hors d'atteinte de son ancienne gouvernante. Et surtout, elle gardait de très bonne relation avec Odile, la fille de la mère Bouchaud, de neuf ans sa cadette, et qu'elle considère comme sa « petite sœur de cœur ».

Elles avaient grandi ensemble comme des compagnes d'infortune. Odile n'était en rien responsable de la méchanceté de sa mère et elle en faisait d'ailleurs également les frais. La Denise la battait, la dénigrait, la punissait beaucoup. Odile la craignait et lui était largement soumise. Elle eut quand même la force de se marier sans la bénédiction de sa mère, mais attendit que cette dernière meure pour divorcer, simplement pour ne pas lui donner raison.

Odile eut une fille de son mariage, Karine. Elle était belle et dynamique, avec un fort caractère, qui rappelait à Mireille celui de sa grand-mère. Après son bac, elle trouva un travail sur Paris. Odile appela Mireille pour lui demander de vérifier qu'il s'agît bien d'une opportunité sérieuse et de prendre sa fille en pension le temps qu'elle se trouve un logement. La grande sœur de cœur accepta de bonne grâce et c'est ainsi que Karine fit la connaissance de Xavier, le fils de Monique, que Mireille recevait toujours régulièrement. Les deux jeunes gens tombèrent amoureux et se marièrent rapidement, juste après que Monique décide de divorcer et de partir en Belgique. La famille d'Alain, encore sous le choc de l'instance de divorce, décida de ne pas venir au mariage mais la mère Bouchaud désigna son ancienne pupille comme responsable de cette absence et donc d'avoir gâché le mariage de sa petite-fille. Les deux femmes, suivies d'Odile et de Xavier, coupèrent à cette occasion définitivement les ponts avec Mireille, qui venait ainsi, dans une ultime intervention de la mère Bouchaud, de perdre à la fois sa petite sœur de cœur et le frère de cœur de ses enfants.

Mireille continua à faire de son mieux malgré sa maladie, malgré sa belle-mère, malgré la détresse de sa vie de couple, pour être présente pour ses enfants et les regardait grandir avec ravissement. Elle passait surtout beaucoup de temps à jouer avec eux, au moins une heure par jour. Ils jouaient ensemble à des jeux de société, principalement au Monopoly, aux voitures, à la poupée, selon les demandes et envies. Mais en rentrant de l'école, c'était d'abord les devoirs parce que la maman savait à quel point il était désagréable de s'interrompre en plein jeu pour s'y mettre. En revanche, une fois le devoir accompli, c'était quartier libre et les enfants savaient en profiter. André commença à s'intéresser plus à des jeux de garçons, comme à collectionner les cartes de football à la mode de l'époque. Mireille était moins à l'aise avec ces nouveautés masculines et passa alors plus de temps avec sa fille, à jouer à la poupée et à raconter des histoires. Les copains, copines étaient toujours les bienvenus à la maison et ne manquaient pas de débarquer régulièrement pour mettre de l'animation. Ils jouaient au tennis de table, au football, aux jeux-vidéos, renversaient les coussins des canapés sous l'œil amusé de Mireille, qui aimait voir ses enfants entourés de la sorte et avoir

ainsi un aperçu de leur vie hors de ces murs où elle était, elle, coincée. Mais quand elle se sentait fatiguée, qu'ils poussaient des cris un peu trop fort, qu'ils s'emportaient dans leurs jeux, elle leur demandait le calme, leur rappelant qu'à cause de sa maladie, elle n'avait pas autant d'endurance qu'elle ne l'aurait souhaité. Mireille ne voulait aucunement imposer sa volonté à sa famille en profitant de sa faiblesse, mais cette dernière était bien là et commençait à « faire partie des murs », sans ne lui laisser à elle aucun répit. Mireille se retrouvait constamment face au même dilemme : endurer sa douleur en silence ou rappeler son existence au prix d'en faire peser le poids sur son entourage, qui souffrait lui aussi à sa façon de cette situation difficile. Elle parvint toute sa vie avec une incroyablement résolution à garder le sourire en dépit des circonstances et à mettre de côté ses souffrances, mais elle se sentait obligé, dans les cas où elle n'y arrivait pas, de rappeler qu'elle y était bien forcée par sa maladie.

Puis André et Sylvie grandirent et atteignirent la puberté, sans faire de réelle crise d'adolescence, mais tout en maintenant une certaine distance avec leur mère, qui aurait souhaité avoir des relations plus intimes avec eux. Mireille se sentait néanmoins à l'aise, investie dans la vie de ses enfants et n'hésitait pas à s'y immiscer si elle pensait pouvoir leur faire du bien. Elle rangeait ainsi sans prévenir régulièrement leur chambre, estimant qu'il était désagréable de vivre dans du bazar. Un jour, alors qu'elle mettait de l'ordre dans le bureau d'André, qui avait déjà dix-sept ans, elle trouva sa petite collection de magazines *Playboy* qu'il cachait dans un porte-document orange. Sans s'en offusquer, elle

le laissa en place avec les classeurs qu'elle avait triés. Mais quand André rentra du lycée, elle jugea bon de lui dire qu'elle avait rangé son bureau. Il se douta immédiatement de ce qu'elle avait pu y découvrir et se sentit terriblement honteux. Il se souvient encore l'entendre chuchoter à sa sœur : « Il a des magazines pornographiques dans sa chambre ». L'histoire s'arrêta là, ils firent ensuite comme si de rien n'était, mais elle marqua le jeune cœur d'André, sans ne laisser guère de traces dans la mémoire de Mireille, tant il lui était naturel d'avoir accès à la vie de son fils.

Après l'adolescence, les enfants atteignirent la majorité, le bac, les études. André se lança dans une classe préparatoire en mathématiques puis dans des études d'informatique tandis que Sylvie, qui ne se sentait pas faite pour de longues études et qui voulait quelque chose de dynamique, se lança dans une école d'infirmière sur la suggestion de sa mère. En réalité, elle était passionnée de chevaux et rêvait de travailler dans ce domaine mais Mireille s'y opposa, elle avait peur pour sa fille et son avenir financier dans ce milieu qu'elle ne connaissait pas et dans lequel elle ne voyait aucun débouché ; et les quelques expériences et stages que Sylvie put faire ne se déroulèrent pas très bien. Puis, André et Sylvie commencèrent à faire leur propres expériences, à faire des choses que Mireille n'aurait jamais imaginés possibles pour elle-même. André finit par avoir sa première copine ce qui, par ce simple fait, était déjà un choc générationnel pour sa mère. Mireille y consentit sans problème, elle était contente pour lui, bien qu'André naviguât dans des eaux troubles et inconnues pour elle. Elle lui disait seulement une chose : « Fais attention à ne pas la mettre enceinte ». André levait les yeux au ciel et soupirait :

« Mais oui maman, je sais ! ». Mais ce qu'il ne savait pas, ce qu'il ne pouvait pas imaginer, c'est à quel point l'éducation de sa mère avait été loin de la liberté qu'elle lui laissait. Il avait été inconcevable pour Mireille d'avoir elle-même des relations sexuelles avant le mariage, mais elle ne s'en formalisait pas, c'est elle qui avait finalement choisi de suivre si bien cette voie et maintenant qu'elle savait ce qu'était le « mariage », elle n'aurait voulu pour rien au monde l'imposer à quiconque. Mais il y avait dans la soumission à cette règle une évidence, un impératif absolu qu'enfant elle avait senti en permanence. Par exemple, une de ses cousine éloignée tomba à l'époque enceinte lors d'une soirée un peu éméchée. Quand sa famille l'apprit, ce fut le déshonneur absolu. Son père en mourut littéralement de chagrin et le reste de la famille l'éjecta immédiatement de la communauté pour garder bonne figure. La jeune fille fut isolée avec son honteux bébé dans une petite maison du bassin d'Arcachon et n'eut plus le droit de revoir le moindre proche. Elle fut radiée purement et simplement de la communauté. Cela lui laissa des traumatismes que le père de Mireille tenta en vain de soigner ; elle et son enfant moururent jeunes et malheureux. Déjà à l'époque, Mireille trouvait cette histoire infâme mais il lui fallait en craindre le dénouement pour elle-même. Tout ces principes avaient laissé des marques profondes et inconscientes dans son esprit, dans sa vision du monde et André ignorait le prodige de ne les sentir si peu en comparaison du poids qu'ils avaient été pour sa mère. Mais c'était aussi parce qu'André était un homme. Mireille n'avait pas eu d'exemple, elle n'avait grandi qu'avec des filles, elle avait été éduquée par des filles pour être une fille, elle ne savait pas

comment devait être un petit garçon et il lui était facile de laisser le sien en être un, beaucoup plus facile en tout cas que pour sa fille. Ainsi, la même histoire était arrivée à Sylvie, peu auparavant. Un jour, elle dit à Mireille qu'elle risquait de ne pas rentrer ce soir là. Impossible pour Mireille de se contenter de lui conseiller de ne pas tomber enceinte, elle lui déballa un discours qui aurait rendu fier le père Donnadiou lui-même : « Tu sais Sylvie, tu as dix-neuf ans, tu es majeure, tu fais ce que tu veux. Je ne peux pas t'empêcher de faire ce dont tu as envie. Mais si tu dois sortir avec quelqu'un, il faut que tu me le dises. Ici, ça sera pas l'hôtel, ni le restaurant, ni le porte-feuille. Si tu sors avec quelqu'un, il doit t'assumer complètement : il doit te loger, te faire finir tes études, t'entretenir, prendre soin de toi. Tu pars avec lui, c'est ton problème moi je n'ai plus rien à voir là-dedans. Et si tu es simplement là pour faire des allers-retours et qu'ici ça soit l'hôtel, alors là ce n'est pas possible, ça ne marchera pas. » Sylvie protesta, s'énerva, s'insurgea, sans que sa mère ne réalise ce qu'elle venait de dire. Un profond sentiment d'injustice fit surface en elle et lui donnait envie de hurler. Mais ce n'était pas le moment de se disputer, son amoureux l'attendait. Sylvie sortit enragée, frustrée tandis que sa mère enfonça le clou, lui annonçant qu'elle avait jusqu'à minuit et demi pour revenir et que, passé ce délai, ce ne serait plus la peine de rentrer, la porte serait fermée à clef. La soirée, qui avait mal commencé, ne se passa pas comme prévu pour la jeune femme, qui rentra finalement vers minuit. Mireille n'eut – ni ne demanda – jamais plus de détail, si ce n'est qu'elle avait gâché le premier amour de sa fille. Cette histoire fut une sorte de charnière dans la relation entre Mireille et sa fille, qui

ne lui pardonna jamais. Elle avait fait remonter chez Sylvie des rancœurs profondes : sa mère ne l'avait pas voulue, elle ne l'avait pas aimée, elle avait toujours préféré André, elle était injuste ; et elle avait toujours été pesante, toxique, étouffante, elle était impardonnable. Mireille avait beau se justifier, lui assurer du contraire, essayer de se faire comprendre, de se remettre en question, elle ne trouva plus le chemin du cœur de sa fille, où ces rancœurs se cristallisèrent et restent encore vivaces aujourd'hui, plus de trente ans plus tard. Ce qui est cruellement vrai, c'est que la mamie Andrée préférait ostensiblement André à Sylvie et n'avait aucune gêne à le faire savoir. Mireille avait beau recadrer sa belle-mère, elle avait beau lui faire des remontrances, la prendre en quatre yeux, elle ne pouvait pas contenir toute seule sa rustre. Sylvie en a beaucoup souffert, Mireille en est persuadée, et semble avoir injustement reporté ce grief sur sa mère. Elle quitta la maison dès qu'elle put, une fois son diplôme et son premier salaire en poche. Mireille continuait à faire ce qui lui semblait juste pour sa fille, à être là quand elle avait besoin, mais quelque chose de sombre, de ténébreux et d'imposant s'était immiscé entre elles. Plus tard, Sylvie, infirmière comme sa mère et la mère de sa mère, eut elle-même des enfants, deux enfants à deux ans d'intervalle, comme sa mère et la mère de sa mère. Et comme Mireille, elle accoucha avec difficulté. Cela aurait pu rapprocher les deux femmes, les aider à se comprendre, mais au contraire, une brume obscure semblait implacablement assombrir en Sylvie l'image de sa mère. Mireille faisait pourtant tout son possible pour l'aider, elle sautait dans sa voiture et accourait dès que sa fille lui demandait de l'aide pour garder ses enfants ou ses

animaux en son absence. Elle écourtait ses vacances, acceptait les organisations les plus compliquées. Mais loin d'en être reconnaissante, Sylvie la recevait de plus en plus mal, avec de moins en moins de respect et plus en plus d'animosité, si bien que Mireille commençait même à hésiter y retourner, malgré son impérieux serment de se dévouer à sa descendance. Elle qui se réjouissait d'être grand-mère, qui s'imaginait déjà se faire appeler « Mamireille » par ses petits-fils, elle se rendit compte peu à peu que sa fille ne comptait pas la laisser s'en approcher, qu'elle devrait se contenter de les contempler de loin sans pouvoir créer de relations avec eux, jusqu'à même un jour se faire implicitement expliquer par les parents de son gendre qu'ils étaient, eux, leurs seuls et uniques grand-parents. Elle se voyait comme repoussée par un souffle irrésistible, la faisant dévaler une longue falaise escarpée, sans pouvoir aucunement s'agripper, comme attirée par le gouffre vertigineux à son aboutissement ; elle finit par tomber. En 2006, après un épouvantable Noël familial où Sylvie n'adressa pas la parole à Mireille sans que cette dernière ne comprenne pourquoi, elle lui dit ce qu'elle avait sur le cœur et coupa définitivement les ponts avec sa mère, qui devint pour elle la femme de son père ; cruelle ironie du sort pour Mireille, qui eut néanmoins le soulagement de sortir de cette situation confuse et épuisante. Elle était enfin confrontée à la réalité de ses pressentiments et n'aurait plus à courir après un espoir factice ; elle savait maintenant à quoi s'en tenir. Mais ce fut et c'est toujours une très grande blessure pour elle, la plus profonde et la plus cruelle de toute, une souffrance encore supérieure à toutes celles auxquelles elle eut à faire face dans sa vie, la plus grande de

toutes ses souffrances. Elle pleura beaucoup, culpabilisa à n'en plus finir, s'en voulut d'avoir toléré ses beaux-parents, d'avoir fait ou ne pas fait ceci ou cela, d'avoir dit ou ne pas dit telle ou telle chose. « Si ma fille me tourne le dos, c'est qu'il y a une raison ». Mais cette raison échappe à sa compréhension, échappe à son pardon. Aujourd'hui Mireille a toujours un petit espoir de revoir sa fille, de pouvoir s'expliquer, de pouvoir passer à autre chose avec elle avant qu'il ne soit trop tard. Ce serait merveilleux mais elle ne se fait pas d'illusion ; il ne lui reste plus beaucoup de temps et cela ne dépend pour l'instant pas d'elle de le mettre à profit. Quelque soit le dénouement de leur relation, il lui reste une chose à lui transmettre, la dernière pièce de l'héritage des Donnadiou, un diamant qui se transmet dans la famille, que Mireille a fait monter sur une bague et qu'elle estime revenir de droit à sa fille, son fils ayant déjà reçu l'alliance de ses cinquante ans. Mireille lui donnera, quoiqu'il advienne, et lui laissera le soin d'en faire bon usage.

Maité, également, eut des problèmes avec sa fille, Hélène, toujours fâchée contre elle à ce jour. Elle avait rencontré son futur mari, Georges, en 1964, juste après le mariage de Mireille. Il était encore au lycée à l'époque, elle l'avait aidé à réviser son baccalauréat puis il était venu vivre avec elle dans la demeure Donnadiou. Cela rendit la cohabitation avec les Bouchaud réellement invivable et c'est aussi ce qui donna à la jeune femme la force et la légitimité de virer les intrus. Maité travaillait comme institutrice dans les environs de Bordeaux et évolua par la suite comme elle le souhaitait en professeure d'anglais. Sa maladie mentale continuait à beaucoup affecter son comportement et ses

humeurs mais elle réussit toute sa vie à la cacher à son travail, sans quoi elle aurait été immédiatement licenciée. Mireille essayait de garder un œil sur elle malgré tout, elle n'était pas très à l'aise avec certaines des relations de sa sœur qui la poussaient parfois à arrêter de prendre ses médicaments et l'encourageaient dans certains de ses délires mystiques. Mireille la dénonça même une fois à son psychiatre, à qui Maïté mentait sur son respect des traitements. Cette dernière finit par se marier avec Georges en 1969, après cinq ans de vie commune, ce qui était très rare et osé pour l'époque. Mireille avait un mauvais pressentiment sur ce mariage. Elle savait sa sœur encore instable et savait que son futur mari n'était pas tout à fait au courant de ce dans quoi il s'engageait ; tout cela ne présageait rien de bon. Mais personne ne lui demanda rien, alors elle ne dit rien. Seul le prêtre la questionna sur la teneur de ce mariage mais seulement après la cérémonie, ce à quoi Mireille, vexée et peinée, répondit seulement qu'il était trop tard. Elle décida de brûler les lettres que sa sœur lui avait envoyé dans ses délires en Angleterre, ne voulant que personne ne les lise jamais, effaçant ainsi toute trace écrite de sa folie, espérant secrètement au fond d'elle-même que cela efface en même temps celle encore tapie en son cœur. Mais cela ne fonctionna évidemment pas. L'année suivante, Maïté eut une fille, Hélène, et fit de graves rechutes juste après l'accouchement qui l'emmenèrent de nouveau à l'hôpital psychiatrique. Sa belle-mère prit en charge l'enfant et se faisait appeler « maman » en s'attribuant le rôle de mère de substitution. Six ans plus tard, quand Maïté fut en état de s'occuper de sa fille, elle ne réussit pas à reconstruire de liens maternels avec elle. Elle s'occupa d'elle un

temps mais Hélène en eut vite assez de sa mère, toujours sur son dos à lui donner des conseils et souffrant de ses instabilités psychiques ; si bien qu'elle finit par couper les ponts avec elle. Depuis, Maïté, consciente de ses faiblesses et de son caractère difficile, mène une vie pieuse et solitaire, dans laquelle elle semble avoir trouvé une forme de paix. Elle prie beaucoup pour tous ceux qu'elle aime, pour tous ceux qui le veulent et reste toujours aussi proche de sa sœur bien que désapprouvant le comportement de « mécréante » qu'elle a adopté depuis son mariage. Aujourd'hui en EHPAD, elle attend la mort avec impatience, certaine de monter au ciel. Mireille, sceptique, lui a fait promettre de lui envoyer un signe une fois là-haut et espère bien réussir à le repérer... En attendant, elles s'appellent tous les dix jours environ, pour se donner des nouvelles et continuer à se soutenir mutuellement dans leur pérégrinations.

Une fois ses enfants partis de la maison et volant de leurs propres ailes, Mireille se retrouva un peu désœuvrée. Sa maladie l'empêchait de se lancer dans de gros projets, mais elle avait à cœur de s'occuper, de ne pas se laisser ronger par la fatigue continuelle de ses muscles ni de la laisser prendre le dessus sur sa volonté. Heureusement, la rue se souvenait du mouvement qu'elles avaient lancé avec Monique et resta soudée et conviviale. Mireille ne s'arrêta pas à Xavier et s'occupa par la suite de toute la deuxième fournée des enfants de la rue de la Faïencerie : Cécile, Laure, Josselin, Charles, Matthieu, Marie-Claire, et moi-même. De 1994 à 2010, Mireille avait toujours un jeune à la maison en train de faire ses devoirs, de jouer ou de lire. Même si les services qu'elle rendait avec bon cœur à toute la rue étaient inestimables, c'est elle qui se sentait gâtée dans l'histoire. Elle courait partout, devait gérer les caprices des uns et des autres, les conflits d'emploi du temps, les déboires des filles au-pair. C'était fatiguant, certes, mais rien à voir avec sa fatigue pathologique. Au contraire, cela lui donnait de l'énergie, de la joie, de la fraîcheur ; c'était plus qu'une simple occupation pour elle, c'était comme une soupape dans sa vie, un travail utile qui lui permettait de mettre

ses souffrances de côté, de vivre, simplement. Elle aimait ces enfants comme les siens, et c'était finalement ce qu'elle avait toujours voulu faire, s'occuper de ses enfants, leur donner tout ce qu'elle pouvait. Et ils le lui rendaient bien, ils la faisaient rire, la surprenaient, la taquinaient, la confrontaient sans qu'elle ne s'en offusque le moins du monde, au contraire elle s'en réjouissait avec bonne humeur même quand ils lui disaient qu'elle avait de la paille dans la tête ; Mireille avait réussi à garder assez d'ouverture d'esprit et d'innocence de cœur pour savoir profiter de la fraîcheur du contact juvénile et considérait ses ateliers de garderie avant tout comme un échange. Surtout, elle aimait voir à quel point les choses avaient évolué depuis son époque, son milieu, qui lui semblait maintenant si lointain. « Les jeunes, aime-t-elle répéter, ils font tout le contraire de ce que nous on faisait ! Si mon père revenait à lui aujourd'hui, il serait bien obligé de se mettre à la page ! ». Cette pensée la remplit de joie, d'optimisme, d'admiration et de fierté pour cette jeunesse qu'elle a regardé grandir et partir, comme ses enfants à elle. Toute cette génération est reconnaissante à cette vieille voisine pour ses services et son grand cœur, et continue à lui rendre visite avec plus ou moins de régularité. Marie-Claire surtout, passa la voir tous les mercredis pendant plusieurs années, pour dîner avec elle, pour bavarder, échanger, lui raconter sa vie. Mireille écoutait humblement, avec attention, et finit par lui raconter un peu de la sienne, en retour, par petits bouts. À mesure qu'elle vieillissait, elle sentit grandir une confiance dans sa jeunesse à elle, dans sa vie, dans son destin. N'ayant plus d'enfants à s'occuper, elle se mit à sortir avec une amie, une autre Mireille, au cinéma, au théâtre, dans des

expositions, à faire en somme un peu ce qu'elle aurait voulu faire sans jamais l'oser avant de se marier. Elle participa à un club de cuisine où elle rencontra d'autres retraités. Mais l'étreinte du temps commençait à se faire sentir sur le couple. Jean-Claude devenait de plus en plus sourd et perdait graduellement en vitalité, s'éteignant petit à petit, comme la braise d'un feu de camp. Le corps de Mireille vieillissait aussi et devenait de moins en moins fiable malgré et à cause de la cortisone. Sa maison, dans laquelle elle avait si longtemps vécu et dans laquelle elle aurait aimé mourir, devint trop grande pour le couple qui dut déménager en 2014 dans un appartement avec ascenseur, n'arrivant quasiment plus à monter d'escalier. Jean-Claude continua à s'éteindre, à s'enfermer dans sa surdité, jusqu'à presque ne plus se lever de son fauteuil tandis que Mireille, sans perdre de vivacité d'esprit, put de moins en moins sortir de son lit. Avec l'aide des infirmières à domicile, elle put continuer à vivre et gérer la léthargie de son mari. Elle se sentit finalement bien dans ce nouveau foyer, recevant avec tout autant de joie ses amies, qui se trouvaient être uniquement des femmes : Monique, Solange, Marie-Claire, sa mère Sandrine avec qui elle était et est toujours également très proche, Christiane, Mireille, Évelyne, Nicole, Martine, Maguy, certaines de ses aides ménagères et de ses infirmières personnelles avec qui elle s'était nouée d'amitié, et tous les enfants de la Faïencerie, maintenant grands, parfois de passage ; et avec une joie toute particulière les tout derniers arrivants : la troisième fournée, les filles d'André, qui venait de se remarier à plus de deux fois l'âge auquel le fit sa mère. Quelle immense plaisir pour Mireille, déjà grand-mère mais déchue de ce rôle par sa fille, de

pouvoir voir régulièrement ses petites-filles, de les entendre l'appeler « Mamireille », de pouvoir nouer une relation avec elles, de pouvoir échanger avec leur personnalité respective. Mais cette même magie qui les fait grandir continue de la faire vieillir elle, ou plutôt son corps, son esprit semblant miraculeusement conserver sa fraîcheur et sa vivacité.

Mais cela finit par ne plus suffire à gérer, seule, les astreintes du ménage, d'un Jean-Claude de moins en moins vivant et d'un corps de moins en moins mouvant. Finalement, en mai 2021, sous l'impulsion de son fils, Mireille dut se résoudre à intégrer un EHPAD avec son mari, que la vente de l'appartement permet encore de payer. Ce fut un choc pour elle, qui ne s'imaginait pas finir là et qui ne s'attendait pas à y voir tant de misère et de vieillesse, malgré son expérience d'infirmière. Toujours avec des enfants, elle n'avait finalement jamais eu l'impression de côtoyer de personnes âgées et n'avait jamais ressenti la sénilité dont sont atteint la plupart de ses copensionnaires. Mais comme pour le reste de sa vie, elle s'y fait, essaye de voir le côté positif, garde le sourire et profite aujourd'hui des dernières joies qu'il lui reste, ses amies, ses enfants, ses petits-enfants. Elle en profite aussi pour faire le point sur sa vie, son histoire. À force de laisser sortir des petites anecdotes de son enfance, Mireille avait fini par en laisser sortir les gros morceaux. Un jour, quelques années avant de quitter l'appartement, alors qu'elle parlait de ses parents à Sandrine, cette dernière, perplexe, finit par se demander si elle était vraiment la fille de son père. Elle ne croyait pas si bien dire : Mireille lui confirma immédiatement que non. Effectivement, elle avait été

adoptée. Voilà, c'était dit, pour la première fois de sa vie. Sans être un traumatisme ni un point crucial de son histoire, c'était comme le dernier bastion de résistance à sa narration, le dernier barrage qui en bloquait l'écoulement. Plus rien ne la retenait à présent, elle déballa toute son histoire à Sandrine, puis à Monique et à Marie-Claire, qui en connaissaient toutes déjà quelques morceaux tout en ignorant le fil directeur. Monique pleura et trembla sous l'émotion en écoutant les mémoires de son amie. Mireille acceptait enfin de considérer sa vie comme un tout, comme un récit plein de rebondissements et de mystères. Elle leur dit les choses telles qu'elles venaient, dans l'ordre ou dans le désordre, lâchant tour à tour ses plus gros secrets. Par une curieuse coïncidence, dans la continuité de cette ouverture, Hélène, souffrant comme sa mère de troubles mentaux, téléphona sans raison apparente à André pour lui dire qu'il y avait « un secret de famille ». Ce dernier, sceptique mais intrigué, questionna sa mère jusqu'à ce qu'elle lui raconte tout à son tour. À plus de cinquante ans, il découvrait le destin de sa mère, il découvrait ce qu'il y avait derrière cette maman pleine de défauts et de qualités, pleine d'affection et de souffrances, pleine d'ouvertures et de blocages. Mireille n'en revenait pas d'avoir tant parlé, d'avoir fait ce qu'on lui avait si profondément interdit, ce qu'elle s'était retenu de faire pendant si longtemps. À sa grande surprise, cela lui fit du bien, beaucoup de bien. André la poussa à aller plus loin ; il lui fallait maintenant écrire ce récit qui est le sien, le partager, le transmettre aux nouvelles générations et peut-être s'en libérer plus encore. Il avait raison, c'était le moment. Mireille le sentait, elle en avait

besoin, elle en avait envie et elle était prête ; il n'en fallut guère plus au destin pour se charger du reste.





André Donnadieu



Yolande Gaspard



Anniversaire à Chezal-Benoît¹



Classe de collège du cours Saint-Seurin²

-
1. Mireille est en deuxième en partant de la droite avec juste derrière elle, à sa gauche : Solange.
 2. Mireille est seule, à gauche, au premier rang.



Communion solennelle³



Classe de terminale du cours Saint-Seurin⁴

3. Mireille est au troisième, quatrième en partant de la droite.

4. Mireille est au dernier rang, cinquième en partant de la droite.



Jean-Claude Foltier



Mireille Donnadiou



Photo de mariage avec les Bouchaud



Naissance d'André et Sylvie



Andrée Foltier



Maurice-André Foltier



Sylvie et André



La maison de la faïencerie



Maiténa Donnadieu



Monique



Solange



André Foltier



Sylvie Foltier









Naissance de Mireille

Mariage de Yolande et André

Rencontre de Yolande et André

Naissance de Maïténa

Divorce Yolande André

Enfance au Maroc

1930

1932

1935

1940

7 juillet 1940

7 avril 1939

1942

Début du traitement au cortisone
Mireille retrouve un peu d'indépendance

Mireille gâche le premier amour de sa fille
Elle part vivre en colocation

Mireille est trop faible
pour vivre sans assistance

Mireille rencontre son amie Christiane

Sylvie passe son bac
Mort du beau-père

Mort du docteur Solamidès
Fin du traitement de Mireille

André quitte la maison

André passe son bac

Mireille avorte

Divorce Maïté

Affrontement de la maladie

1980

1988

1984

1982

1980

16 mai 1977

Décembre 1988

Juin 1983

Juin 1982

28 mai 1979

Départ de Monique

Mort d'Andrée

1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

Sylvie coupe les ponts
avec sa mère

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

2006

Janvier 1992

1992

1993

1994

1995

1997

1999

2000

2001

2004

2005

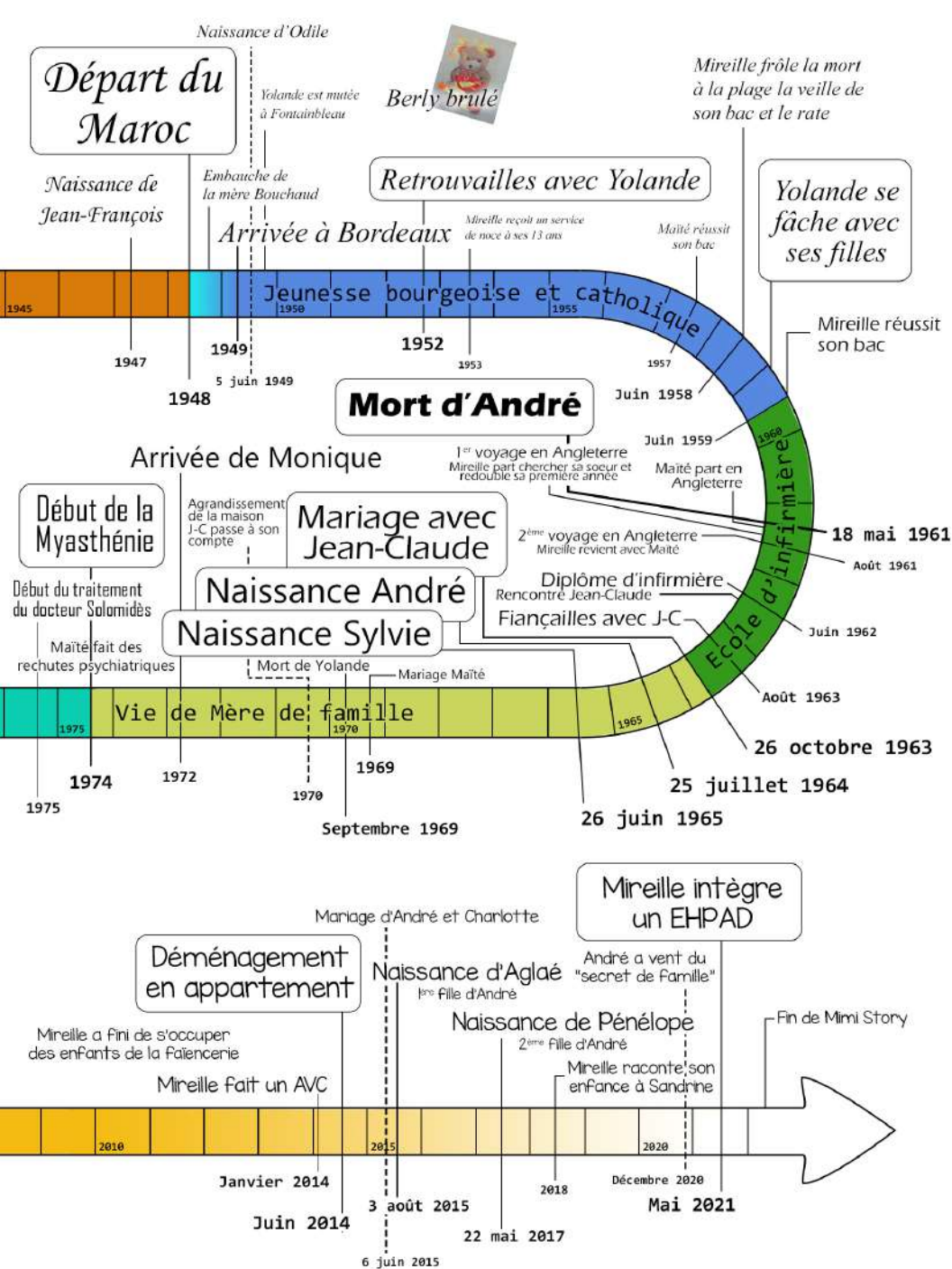
2006

Janvier 1992

1992

1993

1994



Départ du Maroc

Naissance d'Odile

Yolande est mutée à Fontainebleau

Berly brûlé

Mireille frôle la mort à la plage la veille de son bac et le rate

Naissance de Jean-François

Embauche de la mère Bouchaud

Retrouvailles avec Yolande

Mireille reçoit un service de noce à ses 13 ans

Maité réussit son bac

Yolande se fâche avec ses filles

1947

1949

1948

1952

1953

1957

Mort d'André

Juin 1958

Juin 1959

Arrivée de Monique

1^{er} voyage en Angleterre
Mireille part chercher sa sœur et redouble sa première année

Maité part en Angleterre

Début de la Myasthénie

Agrandissement de la maison J-C passe à son compte

Mariage avec Jean-Claude

2^{ème} voyage en Angleterre
Mireille revient avec Maité

18 mai 1961

Août 1961

Début du traitement du docteur Salomidès

Naissance André

Diplôme d'infirmière
Rencontré Jean-Claude

Fiançailles avec J-C

Juin 1962

Maité fait des rechutes psychiatriques

Naissance Sylvie

Mort de Yolande

Mariage Maité

Août 1963

Vie de Mère de famille

1974

1972

1969

26 octobre 1963

25 juillet 1964

1975

Septembre 1969

26 juin 1965

Mireille intègre un EHPAD

Mariage d'André et Charlotte

Déménagement en appartement

Naissance d'Aglaé
1^{ère} fille d'André

André a vent du "secret de Famille"

Naissance de Pénélope
2^{ème} fille d'André

Fin de Mimi Story

Mireille a fini de s'occuper des enfants de la faïencerie

Mireille fait un AVC

Mireille raconte son enfance à Sandrine

2010

Janvier 2014

2015

2018

Décembre 2020

Juin 2014

3 août 2015

22 mai 2017

Mai 2021

6 juin 2015

Note du rédacteur

C'est un honneur d'avoir pu aider Mireille, ma vieille voisine, mon adorable nounou, qui m'accompagna dans tant d'après-midi heureuses et studieuses, de l'aider à rédiger sa vie, dont j'ignorais tout jusqu'ici, dont je ne m'étais jamais soucié, tel l'enfant que j'étais, convaincu de l'immuabilité et de la fatalité des choses antérieures à ma naissance. Après avoir quitté la rue de la Faïencerie, je n'ai jamais trop pris la peine de me retourner, de m'intéresser à ce que j'y laissais, de regarder derrière mes habitudes révolues. Je n'ai pas naturellement cette richesse d'écoute, d'ouverture et d'attention dont déborde le cœur de Mireille et que lui rendirent ses amies ; ce n'était peut-être pas finalement mon rôle de le faire et je suis heureux d'avoir pu contribuer à ma façon à son histoire. Mais surtout, merci à Marie-Claire, ma sœur, merci à Sandrine, ma mère, merci à Monique, que je connais à peine de vue, ce sont elles qu'il faut remercier, ce sont elles les véritables artisanes de ce dénouement, c'est grâce à elles que ce récit a pu voir le jour, qu'il a pris un sens pour notre bien-aimé Mireille. Et merci à toi, Mireille, de m'avoir fait confiance pour en porter la touche finale.

Quand Mireille m'a parlé de son projet de biographie, en mai 2021, alors que j'allais la voir juste après son arrivée à l'EHPAD, cela m'a immédiatement semblé être une évidence de m'en occuper, je m'en suis senti capable et légitime (en réalité, ma mère m'en avait parlé peu avant à tout hasard et n'est pas étrangère à la fluidité de cette association). Rapidement, en écoutant Mireille parler, j'ai pris le parti d'écrire sa vie simplement, presque linéairement, sans artifice narratif, son destin me semblant plutôt bien s'y prêter. J'ai aussi pris le parti de ne pas relater des *faits* – je ne crois personnellement pas trop en leur existence – ni même de chercher à le faire. Ce sont les souvenirs de Mireille, ses impressions que je décris à travers les miennes. Ce récit est imprégné de ma subjectivité ; je pense qu'il aurait été vain d'essayer de l'en séparer, j'ai plutôt tâché de l'employer de la façon la plus juste possible, de respecter ce que Mireille me disait avec ses mots et ses émotions, de ne pas utiliser les miennes autrement que pour comprendre les siennes. Car ce récit m'a mis en colère, m'a outré, m'a touché par sa violence sourde qui me semble aujourd'hui si grotesque. Mais ce n'est pas à moi d'en juger, et je ne prétends pas avoir réussi à complètement éviter de le faire dans les lignes qui précèdent.

Ce fut vraiment une belle expérience de contempler ce destin, de l'observer minutieusement, de loin, avant de le peindre, de le modeler, de le tailler un peu aussi, pour en faire ressortir la substance, pour lui rendre hommage dans ce qu'il est, pour lui donner une forme à l'image de son essence, sans le dénaturer, tout en le rendant le plus clair et digeste possible. Et au-delà du travail d'écriture et de rédaction, il y a tout le travail du biographe, que je n'avais pas vraiment anticipé, celui d'aller à la pêche aux

souvenirs, séance après séance, à la chasse aux anecdotes, d'inciter Mireille à sortir des schémas narratifs qu'elle a commencé à construire par dessus ses souvenirs à force de les raconter, de l'amener à faire ressurgir quelques précieuses anecdotes en apparence bénignes des entrailles de sa mémoire. Ce travail pourrait être infiniment plus approfondi que ce que j'ai fait, mais cela aurait à mon sens conduit le projet à prendre une ampleur inappropriée.

Je parle souvent de destin dans le récit, j'espère sans agacer ceux pour qui ce mot n'évoque rien. Je me dois néanmoins de finir par une anecdote – une des miennes pour le coup – qui peut-être lui donnera plus de sens. Il se trouve que Mireille me parla de son projet, en mai, à un moment où j'avais le temps, l'envie, la capacité et l'intérêt de le faire. Cela semblait ni trop tôt, ni trop tard ; un timing parfait. Presque parfait pour être tout-à-fait honnête, je ne pouvais commencer qu'en septembre, à mon retour à Paris, ayant beaucoup de voyages programmés auparavant. Dans l'un d'entre eux, vers la mi-août, je me suis retrouvé dans le fin fond de la campagne algérienne à partager le quotidien de gens charmants. La communauté paysanne alternative du coin organisa comme elle put un spectacle de rue, un des seuls qui ne se vit pas annuler, un des seuls que je vis moi-même de l'année. Il s'agissait d'une performance de tissu aérien, alternant entre des phases de marionnettisme narratif et d'acrobaties envoûtantes. En soi, la représentation, modeste, fut charmante et intéressante, quoique manquant de substance concrète. Mais si je vous en parle, c'est qu'elle laissa en moi une impression autrement plus profonde que ce que cherchait à obtenir l'artiste ardéchoise, elle prit la dimension d'un signe mystique balisant mes errances

existentielles, d'un véritable clin d'œil de ce fameux et cher *destin*. Le spectacle s'appelait Ma Mi Reille, il parlait d'une vieille dame que l'on surnommait Mimi, qui venait d'arriver en EHPAD et qui nous racontait sa vie...

« Alex a beaucoup travaillé sur mon histoire, il est le coach que je remercie du fond du cœur, pour avoir mis en page mon histoire triste et douloureuse. Je vais maintenant la transmettre à mes enfants et aux futures générations. Elle restera le témoignage de mes blessures. L'avoir ainsi transcrite me libère d'un passé émotionnel qui ne guérira jamais. »

Mireille Foltier



Ce livre a été rédigé et mis en page à la demande et en l'hommage de
Mireille Foltier par Alexandre SAINT-DIZIER

Mes autres réalisations et mon contact sont disponibles sur mon site internet
www.lamanifesterie.fr

Si ce travail vous inspire un projet de biographie ou quoi que ce soit dans lequel je
puisse vous être utile, n'hésitez pas à me contacter pour en discuter.

Achévé d'imprimer en France sur les presses d'**escourbiac** l'imprimeur
au cœur du Tarn, en **octobre 2022**.